

Frédéric Tremblay

# En un mot

Roman démocratique

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Frédéric, 1993-

En un mot : roman démocratique

(Jeune plume)

ISBN 978-2-922976-16-8

I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8639.R4505E5 2009 C843'.6 C2009-940716-7

PS9639.R4505E5 2009

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450-621-2265 • Téléc. : 450-965-6689

joeycornu@qc.aira.com • www.joeycornu.com

© 2009, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-16-8

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,  
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que  
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2009 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

À Mesdames A., B. et C., pour qui  
j'espère avoir été comme la première  
phrase d'un message sur le répondeur.

# 1



## Roman idéal

Depuis maintenant trois heures que je me torture la tête sans bon sens. Je cherche dans les plus profonds méandres de ma mémoire, je fouille ses mille replis de mes mains spirituelles si habiles à creuser, à gratter et, normalement, à découvrir.

Mais j'ai beau tout tenter, je ne sais toujours pas par quels mots commencer. La suite est là, claire, précise – brûlante, oserais-je dire – mais le début continue de m'échapper.

Quand cette histoire s'est-elle enclenchée?

On pourrait parler d'un certain appel téléphonique qui, par ses ondes et ses paroles, aurait droit de se comparer à un tremblement de terre digne de faire voler en éclats tout ce que j'avais déjà établi dans la vallée paisible de ma vie d'autrefois. Encore, je sens qu'il manquerait à ce récit une partie essentielle. Ou soliloquer sur ma jeunesse, sur ce qui m'a poussé à être spontanément attiré vers les bibliothèques de la petite ville perdue où mes parents avaient décidé d'élire domicile (je me dois de le préciser, ç'avait été le résultat d'une élection faussée: je n'y avais pas pris part et j'allais avoir de nombreuses occasions d'en regretter les

effets). Ou encore faire l'analyse des pages auxquelles mes premiers fricotages avec l'écriture ont donné naissance, et qui existent encore aujourd'hui, cachées quelque part au plus creux d'un des tiroirs de l'appartement. Aussitôt proposée, cette option se lance d'elle-même hors de la question: ce serait inutilement long et terriblement ennuyant.

Il resterait la possibilité d'évoquer mille petits événements anodins qui, sous une plume volontaire, trouveraient dans la symbolique littéraire des significations tout autres que celles qu'on leur imaginerait au premier coup d'œil.

Mais aucun de ces débuts ne me satisferait.

Aucun n'est assez... ni assez... Aucun n'est le bon.

Je fais glisser ma chaise au hasard des nœuds du plancher: soudain je remercie le ciel d'avoir posé des roulettes à ce banc dont j'ai pourtant toujours détesté l'instabilité. Je me ronge les ongles et la peau et tout ce qui va avec, et même si le sang que je tire de mes doigts écorchés fournirait assez d'encre pour couvrir des pages entières en minuscules caractères d'imprimerie, ce sont les mots qui me manquent.

Enfin, pas les mots en tant que tels: plutôt la manière dont je dois les disposer. Sur un claquement de doigts, je pourrais en aligner une quantité incroyable sur la première feuille mobile me passant sous la main, avec autant de tirets entre eux: des mots qui ont été effacés des plus récents dictionnaires et ne se trouvent même pas dans certains des plus vieux du monde; des mots à la page, des mots démodés; des mots charmants et d'autres affreux; des

mots dont je connais le sens, d'autres dont je sais qu'ils existent sans même être curieux de savoir ce qu'ils veulent vraiment dire; des mots de trop, à s'en étouffer. Mais à quoi bon en couvrir des lignes entières si leur suite n'a aucun sens? Ces mots ne vous mettront pas au courant de tout ce que j'ai vécu ces derniers mois: ils ne vous apprendront pas ce que j'ai subi de bon et de mauvais, ce que j'ai fait de bon et de mauvais, pas plus que ce que j'ai été de bon et de mauvais.

Alors ils seraient inutiles. Et mériteraient d'être rayés.

J'enfile verre de jus de pomme sur verre de jus de pomme. Certains préféreraient le scotch ou le rhum, et j'ai même entendu dire que l'absinthe a été assez populaire, à une certaine époque, auprès des auteurs en manque d'inspiration. Mais j'ai des goûts simples. Et surtout un budget réduit. J'imagine toutes les débauches de jus de pomme que je me suis payées virer en folies d'alcool... et j'en ai déjà la tête qui tourne. De l'air, s'il vous plaît!

Je me change: de pyjama à chemise propre, de chemise propre à pyjama. Je ne sais pas dans quels vêtements mon intellect se trouve le plus confortable. J'ai bien essayé d'écrire en tenue d'Adam. Mais je dois l'avouer, les pensées qui me venaient dans ce temps étaient très peu orthodoxes. Et comme je n'ai pas pour but de tomber dans l'érotisme, il est préférable pour vous, cher lecteur, que j'aie un peu de pudeur et que je ne mette à nu que ma seule âme.

Je passe du salon à la cuisine, de la cuisine à la chambre, de la chambre au balcon: comme si je m'attendais à trouver les divans à côté des comptoirs, le lit devant la télévision, le malaxeur dans la garde-robe; je cherche midi

à quatorze heures, je n’y arrive pas et, comme j’ai l’habitude de m’acharner, je ne l’ai toujours pas trouvé aux douze coups de minuit.

J’enrage! Je voudrais jeter mes meubles par-dessus les rambardes du balcon mais, pour m’en défendre, il y a des troupeaux de chats de ruelle qui flânent en contrebas. Je pourrais me résoudre à déglinguer quelques vieilleries particulièrement dérangeantes; il n’en va pas de même pour de si pauvres bêtes qui ne méritent certainement pas une pareille pluie de commodos.

Ce n’est pas exactement que je manque d’inspiration. Le souffle me vient très bien. Ce n’est pas tout à fait que je sois expiré. S’il y a une date de péremption étampée quelque part sur mon esprit, ce serait vraiment la pire des malchances qu’elle indique le jour précis où je me prépare à en rassembler les morceaux pour les jeter sur papier.

Soudain, je tombe pile dessus. Comment marquer le changement? Toutes les meilleures chaînes de télé-achat l’ont compris: en opposant le contraste de l’avant et de l’après. D’accord, vous me direz que les mannequins changent toujours de position, qu’au lieu d’être écrasés dans un sofa ils sont debout et montrent fièrement leurs muscles, que miraculeusement ils sont bardés de fond de teint et qu’on leur a accroché un sourire presque inhumain d’une joue à l’autre. Mais je vous jure que mon histoire ne saurait souffrir pareil maquillage.

Et comment bien résumer l’avant? Rien de mieux, pour comprendre un auteur, que de lire ce qu’il a composé. Pour bien le connaître, c’est l’unique formule qui vaille.

La vie par l’avis. La réflexion par son produit.

Je tombe sur des coupures de journaux jaunies. Des articles que j’avais écrits, ou dans lesquels on avait écrit sur moi. Sans cesse la même information remâchée, pourtant crachée par les presses à imprimer de plusieurs gazettes différentes. J’en tire au hasard et les étends au petit bonheur sur les bourgognes vallons des draps de mon lit.

C’est par l’un d’entre eux que je décide de commencer cette histoire. Il vient d’un des cahiers « fin de semaine » (en français: « week-end ») du *Québécois*, issu de l’époque où je m’étais acoquiné avec quelques-uns des journalistes qui y travaillent – en ce temps où j’avais besoin d’un solide réseau pour lancer ma carrière, et où mes relations sociales se résumaient à ceux qui pouvaient contribuer à me faire mieux connaître.

La question était posée à de nombreuses têtes d’affiche artistiques de cette époque, à savoir ce que devait comporter pour eux le roman idéal. Quand j’ai relu la réponse que j’y avais faite, j’ai su qu’elle devait se trouver quelque part dans les pages de ce roman.

Pourquoi pas ici? Je suis certain qu’une fois les bases posées, l’édifice s’érigera de lui-même avec une rapidité déconcertante.

Et que mon mobilier n’aura plus à s’effrayer à chaque seconde dans la crainte d’un sommet de colère qui le sacrifiera à un enfer de flammes ardentes. Comme mes livres auraient dû le faire, ce de quoi il aurait résulté qu’ils se seraient eux-mêmes jetés du cinquième étage pour éviter de subir toutes les souffrances que je leur ai infligées. Malheureusement ou heureusement, les romans n’ont aucune méfiance: ils s’offrent à l’humanité sans rechigner,

sans juger, librement et sans complexe ils laissent le lecteur les tourner, les retourner, dévorer leur papier et leurs lettres sans être capables de l'arrêter.

Malheureusement ou heureusement, je coupe ici ce que je sens devenir la prémisse d'un long monologue poétique sur la littérature pour vous faire lire l'article en question. Je reviendrai aux belles rimes plus tard. Parole d'écrivain.

« Sans concurrencer par sa longueur ni *Don Quichotte* ni *Les Misérables*, il est impossible qu'un bon roman tienne sur quelques pages. Si le lecteur n'a pas le temps de s'accrocher à ses personnages et à ses lieux, il ne ressentira qu'une peine dérisoire quand telle reine vivra le plus terrible des chagrins d'amour ou quand tel seigneur basculera de son cheval de bataille, ensanglanté.

Il faut faire connaître le quotidien des héros pour que le lecteur commence à éprouver envers eux un début de sympathie; ensuite, les montrer dans leurs plus éclatantes actions pour qu'il ait l'occasion de les admirer; à la toute fin, il faut illustrer leurs heures sombres, parsemées de trahisons, de meurtres et de suicides, pour qu'il se demande, hébété, quel cruel destin a pu condamner de si grandes âmes à d'aussi détestables déchéances. Pour qu'il ne garde pas trop d'espoir sur la finalité heureuse des choses: si une histoire vécue ne peut se terminer sur une bonne note, une histoire écrite ne peut se

permettre de le faire non plus.

Et surtout, pour qu'il puisse pleurer un coup.

Donc l'intrigue – que j'aime comparer à une toile d'araignée avec toutes ses ramifications, ses filigranes plus ou moins rapprochés et son réseau de chemins qui débutent partout pour se rapprocher du centre, comme les vies de tous les personnages glissant inconsciemment vers ce point où ils doivent se rencontrer –, l'intrigue doit être complexe mais rester compréhensible. N'embrouillez pas les lecteurs avec de lourdes explications sur le système monarchique français. Dites-lui simplement que le cardinal avait plus de pouvoir que le roi, que le roi était supérieur à la reine et que la reine, suspendue par un fil au-dessus d'un gouffre sans fond, s'était attiré, pour des raisons auxquelles l'amour n'était pas tout à fait inconnu, la haine éternelle du cardinal. Il saura qu'il doit détester le plus grand et aimer la plus faible, sans avoir perdu de temps à tenter de comprendre le fonctionnement de cette ennuyante politique.

La meilleure histoire qui puisse être écrite se doit de tenir le lecteur en haleine du premier mot jusqu'au dernier, du prologue jusqu'à l'épilogue. S'il réussit à en détourner les yeux, c'est que son intérêt a déjà commencé à s'émousser et se perdra bientôt dans le visionnement d'un film, une discussion avec un ami ou un souper de famille.

Alors l'auteur n'a pas atteint son but, qui est d'offrir à l'acheteur du roman le divertissement qu'il demande. Le mauvais roman dont on s'épuise trouvera sur les étagères l'unique place qu'il mérite, entre la Bible et un livre de recettes éculées où il se couvrira peu à peu de poussière et sera oublié un autre siècle au moins.

Parce que, comme on s'en doute, le lecteur ne s'empressera pas de le recommander à ses proches, et qu'eux se contenteront de le dédaigner en suivant son exemple.

Qu'il parle de guerre ou de paix, de passion ou de vengeance, jamais le roman idéal ne doit aller trop loin. N'oublions pas qu'en tant qu'outil de « je-ne-demande-qu'à-me-changer-les-idées », il n'a pas la prétention de bouleverser la vie de qui que ce soit. L'amuseur public, caché sous la soutane du prêtre dévoué à la déité Littérature, peut se permettre d'émouvoir ses fidèles par la fatalité du sort du personnage principal que met en scène son récit. Ils peuvent verser quelques larmes sur la tristesse de l'existence, et continuer une heure ou deux après avoir lu le dernier mot du livre et l'avoir laissé leur glisser des mains. Mais quand ils se relèveront de leur fauteuil, éteindront la lampe et iront dormir, il ne doit rester aucune trace de cette violente déception. Un roman n'a pas le droit de rendre gris plus que le court moment qui suivra la fin de sa lecture.

Si le lendemain, quand le lecteur sort du lit, il a encore le cœur serré de la mort du héros qu'il vient de quitter, si le surlendemain et pour une semaine, un mois, une année entière son état persiste, alors l'auteur a dépassé les limites de l'acceptable. Il a oublié que la distraction constituait le principal objectif d'une fiction de papier, d'une chimère littéraire, d'une utopie romanesque. Il a empêché un autre écrivain d'enthousiasmer le lecteur en question par sa plume féconde. Il a étouffé dans l'œuf la possibilité de lui vendre – de lui faire découvrir – tant et tant d'autres histoires. En d'autres mots, il a introduit, dans les rouages de l'industrie du livre, une simple poussière tout à fait capable de la faire dérailler. Il a contribué à rendre malade cette mère qui l'a toujours aimé, celle également qui n'a jamais cessé de le nourrir.

Longueur substantielle, intrigue étendue sans être trop complexe, émotion vive qui doit rester celle du personnage et n'affecter que partiellement le lecteur. Ce sont selon moi les trois qualités qui peuvent faire d'un simple produit d'imagination débridée – d'une histoire n'ayant pas dans l'idée de devenir un chef-d'œuvre – un roman appréciable.

Quant au roman idéal... Il n'existe pas et n'existera jamais. Aussi bien l'accepter et se contenter de trouver sa place, de séduire son public et de vivre ni richement ni pauvrement

des romans qu'on réussira à lui faire apprécier.»

Article paru dans le *Québécois*  
du mercredi 14 mai 200...



## Lancement

Sur la première page de ce journal – dans son édition du samedi mais son marketing du dimanche –, c'était une photo de moi qui annonçait l'article en question. Par mon nom aussi commun que populaire, je me devais d'attirer le lecteur à ces pages qu'on avait dédiées à l'art oublié de la lettre; par mon sourire de mille dents blanches impudemment offertes, il était de ma responsabilité de les convaincre que lire des entrevues d'auteurs n'était pas si assommant qu'on pouvait le croire au départ.

Voyons, voyons! Vous imaginez-vous que ce que publie le *Québécois* peut être comparable à ce que vous entendiez en conférence, d'un quelconque homme de plume, bien calés dans vos chaises de l'école secondaire? Dans le *Québécois*, tout est magnifique! tout est génial! tout est distrayant surtout (et pour ce point, une brisure à l'ironie), donc vous pouvez vous permettre de lire les réponses de nos plumitifs sans craindre de vous endormir comme vous l'auriez fait sur les publications de la compétition – même malgré l'heure matinale et le café que vous sirotez.

En petits caractères, le *Québécois* se serait dû, quant à lui, d'ajouter ces mots qui évidemment ne s'y trouvaient

pas: « Tout passage jugé possiblement ennuyeux a été coupé des articles en question, quitte à maltraiter et / ou à déformer et / ou à bêtifier les propos de l’auteur interviewé. Ainsi, toute ressemblance avec la réalité serait purement fortuite. »

Pendant que j’y pense, assis sur le petit lit qui garnit à lui seul – comme un chou de crème blanc posé sur la terre stérile d’un gâteau plat – la chambre de mon appartement, je vois trois raisons principales, principalement capables d’expliquer ma présence en couverture.

Premièrement, sans doute par un coup de dé pipé, une décision du hasard prise de manière particulièrement libérale ou toute autre raison excluant le mérite et le talent, j’étais devenu le chef de file de ce que j’ai plus tôt appelé les « têtes d’affiche artistiques de cette époque ».

Dans le lot il devait s’en trouver qui avaient, de leur côté, vraiment lu *Don Quichotte* et *Les Misérables* – et lorsqu’ils se permettaient d’en parler, ils ne faisaient pas seulement référence à leur épaisseur mais également à leur contenu; qui connaissaient autre chose d’Alexandre Dumas que ses fameux *Trois Mousquetaires*; qui écrivaient depuis si longtemps que leur plume avait atteint des sommets d’élaboration dont je ne pouvais même soupçonner l’existence.

Il devait exister, dans ce lot, d’autres auteurs qu’on aurait pu en toute conscience qualifier d’« écrivains ».

Je n’étais pas du nombre. Pourtant par l’ouragan de publicité dont on m’avait fait l’œil, par les émissions de télévision successives auxquelles j’avais pris part et toujours de façon glorieuse (à plume vacillante, langue

solide!), par tous les panneaux qu’on dédiait aux illustrations de mes premiers romans dans la grande capitale québécoise du *wordbusiness*, j’étais devenu le plus connu et le plus apprécié. Sans doute plus tard, quand à un examen il serait demandé aux petits étudiants à l’inculture correctement cultivée d’écrire qui pouvait être considéré comme le meilleur romancier de la première décennie du vingt-et-unième siècle, c’est spontanément avec mon nom qu’ils rempliraient la ligne. Et l’enseignante leur donnerait raison en apposant à côté de cette réponse un *B* harmonieusement calligraphié.

Ensuite, j’étais plutôt charmant. Ce qui, dans cet univers de porteurs de lunettes, de mal coiffés qui s’assument, de souriants à la fausseté éphémère et d’éternels timides, faisait tache – tache blanche, comme une constellation brillante perdue dans un ciel noir.

Et en troisième et dernier lieu, le *Québécois* tenait – aussi bien dire que mon éditeur l’avait fortement poussé en ce sens – à profiter de cet article pour annoncer la tenue du lancement de mon prochain roman.

Parce qu’évidemment, pour promouvoir ce roman idéal, ou du moins cet espoir fragile, cet évanescent ersatz de roman idéal dont j’avais fait une description aussi peu emportée que superficielle, il existait – et existe encore – tout un protocole. Cette énumération de marches, de démarches à suivre, s’applique aussi bien pour un nouvel auteur que pour l’écrivain de l’heure, voire de la minute ou même de la seconde.

Il faut contacter tous les journalistes prêts à porter l’oreille au discours d’un livre qui se plaint d’être délaissé,

mais qui referme sur lui son propre cercueil, laisse sans se battre sa première page se rabattre sur ses mots en se permettant toutes les concessions possibles pour plaire (enfin bref! ce sera le sujet d'une autre discussion): autrement dit, il faut commencer par ces effeuilleurs de contenu, ces remplisseurs de feuilles qui ont réellement besoin d'être épaissies et qui iront – feuilles et journalistes – tourner autour de n'importe qui pour obtenir une confession sur n'importe quel sujet. Les autres journaux, ceux qui doivent délaissier de l'information parce que leurs pages en débordent déjà et que leurs lignes et leurs secrétaires ne dérogissent jamais pour autant, contacteront l'auteur par la suite, avec un peu de chance, quand le public aura commencé ou continué à s'intéresser à lui et à son œuvre. S'il est condamné au silence par une trop petite quantité de ventes, s'il reste seul et silencieux dans ses attentes et rêves brisés, ils continueront simplement à le dédaigner et passeront au suivant.

Mais la promotion ne s'achèvera pas là. Pour compléter ces entrevues – ou alors leur suppléer dans le cas d'un auteur particulièrement mal couvert –, on fera imprimer une volée d'affiches que l'on placardera partout où l'on pourra: sur les babillards publics, les boîtes aux lettres, ou même les portes de domicile, en dernier recours! On paiera chèrement le prix d'une volée d'amuseurs publics, d'hommes-sandwichs qui, enserrés entre deux pages version plus grande que nature, iront impudemment faire le trottoir pour mieux attirer l'attention des automobilistes – tous de potentiels acheteurs. Évidemment sur ces pages, il n'y aura aucun texte. Que quelques mots rapides, des

images accrocheuses. Un sourire facile et un geste de la main surfait pour compléter le tout, et une centaine de convertis se promettent de découvrir le roman. On ira jusqu'à payer des lecteurs pour aller se poster à la sortie d'un métro, au milieu d'un parc fréquenté, au hasard des rayons d'un magasin à bas prix, pour l'ouvrir et en lire des passages à tout vent, à la volée.

On se rendra aussi à d'autres extrémités que je ne saurais imaginer, mais que la créativité démente de publicitaires sera bien apte à inventer.

Après tout, aucune mesure n'est exagérée quand on veut parvenir à attirer l'attention.

L'éditeur contactera un libraire. Il aura avec lui une assez longue discussion qu'il utilisera pour faire un résumé de l'œuvre de l'auteur – donc une minimalisation – et une énumération des qualités de sa plume – donc une exagération. La plupart du temps le libraire demandera à recevoir une copie du roman en question pour pouvoir le lire et s'assurer de l'éventuelle rentabilité d'une séance de dédicaces. Dans le cas d'un auteur dont la réputation serait déjà assise, et confortablement qui plus est, on acquiescera à la demande sans même y avoir réfléchi et on s'empressera de déterminer une date. Dès le lendemain, un chevalet sera planté à l'entrée de la librairie en question. Sur ce chevalet sera posé un carton grand format invitant les lecteurs invétérés d'Untel ou d'Unautretel à venir rencontrer leur auteur favori et échanger quelques mots avec lui. Les plus fanatiques tomberont en pâmoison à la simple annonce de cette visite. Certains, plus posés, se contenteront de noter l'heure indiquée dans leur agenda.

Et le jour arrivera enfin.

L'auteur aura les cheveux bien coiffés, il sera parfumé au possible, habillé du dernier chic et rasé de près. Il entrera dans la librairie après avoir pris un moment pour s'amuser du chevalet portant une affiche portant son nom. Il saluera les caissières – celles qui se demandent quel excentrique s'habille si proprement pour aller s'acheter la dernière nouveauté – avec un sourire de fierté qui dit que c'est lui, eh oui! qu'on attend si impatientement. Puis il ira s'asseoir sur le banc qu'on lui a réservé, derrière la table qu'on lui a également réservée, comme le prouve ce carton sur lequel on aura pris la peine d'inscrire: « Monsieur ..., auteur du dernier best-seller que vous avez dévoré – et dont on vous a réservé la suite. »

Un silence mal à l'aise s'installera. Que le libraire complera, heureusement, en venant discuter avec l'auteur et en s'extasiant sur la pile de signets qu'il vient de sortir de son sac à bandoulière, tout en lui pointant d'une main légère, comme indifférente, les collines, ou plutôt les montagnes de romans qu'il a fait préparer pour l'occasion.

— Comme vous pouvez le voir, vous n'en manquerez pas. Et si c'était le cas... laissez-moi vous dire, mon cher ami, que votre place serait déjà assurée pour la sortie du prochain!

L'auteur ne répondra que par un signe de tête désintéressé à cet humour d'homme d'affaires, tous ses yeux tournés vers la porte. Il aura la gorge nouée par l'anxiété qui menacera de déborder de lui chaque fois qu'un client la passera.

Le libraire retournera s'effacer dans les ombres du

magasin, d'où il épiera les activités de l'auteur en lui faisant des remontrances silencieuses de son austérité: peu importe les efforts qu'il fait pour apostropher les clients, c'est toujours trop peu. On a placardé partout des affiches à son image, on a forcé des dizaines de pauvres employés à faire les mariolles pour son compte, mais cet idiot n'est pas fichu de se lever sur sa table, de se livrer à une danse africaine aussi tribale que dégénérée, ou bien de se tortiller en gémissant même s'il sait que cette attitude lui apporterait un succès franchement plus éclatant que celui qu'il connaît pour l'instant.

L'auteur tremble un peu. Il s'amuse à tirer le collet de sa chemise dans un geste apparemment désinvolte, pour mieux cacher que la chaleur commence réellement à lui monter à la tête, un piètre remplacement de la gloire qu'il ne rencontre pas. Le crayon qu'il tient à la main, dont l'encre est prête à se répandre en charmantes signatures sur tout autant d'exemplaires, de signets, voire de bouts de papier déchirés à la va-vite, tapote fébrilement le bois de la table.

Il a composé des histoires dans lesquelles des hommes se retrouvent suspendus au-dessus du vide, avec un revolver pointé sur eux ou la tête posée sur le billot d'une guillotine juste avant que la lame en tombe, sans que leur cœur batte une fois de trop. Et maintenant il est assis, stagnant au milieu d'un calme opaque, gouffre, revolver et autre guillotine à mille lieues de ce dont il s'inquiète, l'estomac prêt à se renverser sur la table au moindre détour qu'opère un client – détour qui le fait s'approcher de l'auteur!... mais s'en éloigner rapidement sans avoir osé lui jeter un regard.

Puis les premiers véritables admirateurs arrivent. Ils ne viennent ici que pour le voir, dès qu'ils mettent le pied dans la boutique on le devine : ils vont droit vers lui au lieu de l'éviter lâchement comme tous les précédents, tous ceux qui ignoraient son existence avant de le voir assis derrière sa table.

Ils sortent un, deux, trois ou un nombre indéterminé de livres d'un sac à dos bourré à craquer, transporteur de matériel scolaire reconverti en porte-chef-d'œuvres. Ils restent patiemment à côté de lui, les lèvres pincées par l'expectative pendant qu'il gratte sa plume sur l'une des premières pages. « J'espère que vous apprécierez ce roman! », « Bonne lecture de ce roman! », « Réécrivez-moi si vous avez des commentaires sur ce roman! » sont les phrases préférées de l'auteur : banales généralités apposées seulement pour éviter que la signature se sente trop seule. Ensuite ils veulent un signet, « dédicacé aussi, bien sûr ». Il leur demande depuis combien de temps ils le connaissent et le lisent, s'ils ont eu l'occasion d'apprécier ce titre ou celui-là – dont il est énormément fier.

— Encore plus que des autres, si c'est possible, leur avoue-t-il comme sur le ton de la confiance. Ce n'est pas une raison pour ne pas les découvrir tous... mais si vous n'avez que suffisamment d'argent pour l'un d'entre eux, vous saurez lequel choisir.

Un peu plus et on s'attendrait à ce qu'il place une main à côté de sa bouche et se mette à chuchoter pour éviter que le libraire parvienne à l'entendre, lui qui se tient maintenant plus près, alléché par la possibilité de vendre quelques exemplaires.

Mais non! c'est peine perdue. Bien dommage, disent les lecteurs, ils n'ont pas d'argent sur eux pour l'instant. Par contre ils repasseront pour se procurer les romans qu'il leur a suggérés lorsqu'ils seront davantage en moyens – il n'y a pas d'inquiétude à se faire.

— Comme on dit... nous découvrirons votre plume quand nous nous serons replumés!

Ils auront toujours l'occasion de les lui faire signer quand ils le reverront au Salon du Livre de Montréal ou à un éventuel lancement. Ils prennent au moins la peine de le questionner sur les dates de sortie de ses prochains romans. Il reste vague, leur annonçant qu'il est en période de pourparlers avec son éditeur et ne peut encore rien leur assurer à ce sujet.

— Et comme je préfère de loin le silence aux fausses promesses...

Ils se retirent. L'auteur se considère heureux d'avoir ouvert la bouche pour la première fois de la journée. Seule ombre restante au tableau : il n'a pas encore vendu le moindre exemplaire. Le distributeur sera profondément déçu, le libraire ne voudra plus l'accueillir pour de semblables événements... et le voyage qu'il avait prévu pour le début de l'année suivante est sans doute en train de tomber à l'eau.

Dans cette joie, même imparfaite, il ne se rend pas compte de la superficialité de la discussion qu'il a eue avec ses lecteurs. S'en désolerait-il le moins du monde? Après tout, il a bien vu dans leurs yeux qu'ils ont véritablement apprécié ses suspenses et ses polars; il a deviné que – tout à fait comme il l'espérait – ils n'ont pas décroché du début

jusqu'à la fin. Comme ils n'avaient rien à dire ni sur les personnages ni sur les événements, ils l'ont simplement questionné sur ce qui les entourait : publication, diffusion et quelque peu d'opinion. Puisqu'il n'écrit pour rien d'autre que deviner cette lueur dans le regard et cet intérêt dans la voix, il ne peut s'attrister des paroles un peu fausses et des courtes discussions qui les ont accompagnés.

Il a bien l'occasion, dans la journée, de tenir des conversations plus complètes. Une fois, il fait l'étude poussée d'un personnage particulièrement troublant. Plus tard, il raconte comment lui est venue l'idée de telle histoire. Toujours les lecteurs paraissent intéressés. Mieux : ils le sont. Ils renchérissent rarement avec plus de cinq mots, s'abreuvant au torrent de paroles que l'auteur déverse comme à une source d'eau fraîche, sans jamais s'épuiser de la rapidité de son débit.

L'auteur vend un peu, finalement. Il pense, en voyant les clients glisser jusqu'à la caisse, qu'il vient de leur offrir des heures et des heures de détente, d'oubli d'eux-mêmes et de leur existence habituelle – pour ne pas dire morne – dans un récit des plus captivants, qui saura efficacement les surprendre et leur couper le souffle.

Mais sa pensée, lorsque le libraire vient lui serrer la main, est plutôt d'ordre réaliste. Il lui annonce qu'il a écoulé tant d'exemplaires de ce roman, tant d'un autre. Et l'auteur, en franchissant la porte pour retourner dans la rue, quand la boutique est près de fermer ses portes et que le flot irrégulier des lecteurs s'est tari, multipliera ce nombre par le pourcentage qu'il tire de chaque livre vendu pour savoir combien cette journée lui a fait gagner –

apprendre de quel niveau de luxe il pourra jouir au début de l'année suivante, à la réception du chèque de paie que l'éditeur lui fera parvenir. Sa pensée désastreuse du tout début est définitivement effacée dans la joie du résultat de calcul.

Il ne comprend pas que sa journée n'a été chargée qu'en apparence.

Les apparences, c'est tout ce qu'il connaît. Il n'a jamais creusé assez profondément ses personnages, ses actions, ses fins. Il ne creuse pas davantage l'amplitude de la plénitude que les rencontres du jour lui ont fait connaître, ne se demande pas si ceux avec qui il a discuté se souviendront de lui quand, ayant dévoré tous ses romans, ils découvriront d'autres écrivains, quand des années s'écouleront sans qu'il publie une seule bonne histoire. Il ne prend pas la peine de penser que peut-être, malgré leurs serments de rencontres lointaines, ils oublieront un jour de lui revenir. Peut-être même qu'ils l'oublieront tout entier, lui.

Je m'en rends compte maintenant, j'étais cet auteur.

Je l'ai été à chaque lancement que j'ai vécu, malgré toutes mes anxiétés et mes crises de nerfs contenues, à travers l'assurance que je perdais lorsqu'un client me fuyait et que je retrouvais quand un autre venait me voir, m'avouait qu'il ne me connaissait pas mais voulait tout de même me laisser la chance de le convaincre de me lire.

Je l'ai été dans toutes les semblances que j'ai cultivées – et dans les vignes derrière lesquelles j'allais me réfugier pour éviter d'affronter le vide que je contribuais à répandre autour de moi, cette absence de substance dont je faisais une promotion éhontée.

Je l'ai été jusqu'à ce moment terrible, sans lequel j'aurais pourtant fini par trébucher et m'étaler de tout mon long sur le froid et douloureux carrelage des rebuts éditoriaux; jusqu'à ce que j'entende et mieux, que j'écoute ces paroles qui m'ont tué pour la toute première fois... et m'ont permis de revenir au monde plus vivant que jamais.

### 3

## Message sur LE RÉPONDEUR

Elle me fait de l'œil, maintenant. Elle bat de ses grands cils de lettres bombées, elle laisse cligner, comme une aguicheuse d'occasion, ses paupières couvertes d'un rimmel jaune ensoleillé – un jaune tellement liquide qu'il en est écoeurant.

Ça me rend malade de la boudier de cette façon : elle qui m'a supporté dans mes plus irrévocables heures de désespoir, dans mes chutes d'inspiration les plus soudaines; essence prête à me sauver de mes pannes sèches et vides; me portant comme une sœur, de ses bras de carton, pour traverser les périodes blanches de ma vie – ce blanc de la peur masquant un visage que tout sang a fui, et qui est pour l'auteur signe de la désertion de l'encre et des idées –; m'aimant malgré tout quand je la détestais; faisant tout pour moi, même immobile, même silencieuse.

Je parle bien sûr de la boîte de jus de pomme qui trône sur la table, à côté de mon ordinateur. Celle que je dédaigne depuis que les mots me viennent plus facilement. Une seconde mes yeux glissent vers elle, la suivante vers l'écran. Mes doigts tapent en permanence peu importe où mon attention se fixe, mais peut-être accrochent-ils au

passage des touches qui se rendent coupables de coquilles insensées: et dans ma manie comme d'un strabisme artificiel, dans ma culpabilité envers ce stupide carton de jus, je ne le remarquerai même pas.

Détourne le regard. Allez, s'il te plaît. Arrête de me fixer de cette façon. Tu souris de toutes tes voyelles, *e* et *o* et *u* tous exsudant ta joie d'exister: je sais bien que tu ne laisseras jamais leurs courbes retomber vers le bas pour mimer l'insatisfaction. Je devine facilement que tu continueras de bien paraître même quand on te jettera au bac de récupération. Mais moi, dans tout ça, tu ne penses pas à moi un peu? Moi qui me sens si traître d'êtreindre le clavier de mes mains effrénées, au lieu de frôler de mes paumes généreuses ta table des matières dépendante de leurs caresses, moi qui compose comme rarement je l'ai fait, qui rêve de toutes les possibilités avec lesquelles flirte mon esprit donjuanesque!

Attends une seconde. Es-tu – suis-je! – vraiment en train d'écrire une ode au jus de pomme? Va, poète maudit! Va gambader dans ces prairies fantasmagoriques où les oiseaux rigolent, les abeilles dansent et les arbres chantonnent au gré du vent. Et quand tu en reviendras, guéri de tous tes épanchements poétiques, peut-être pourras-tu considérer une boîte de jus de pomme comme ce qu'elle mérite d'être: à savoir une simple boîte de jus de pomme.

C'en est trop. Je finis par me lever et par aller la porter, tout simplement, dans le réfrigérateur qui l'accueille à porte ouverte. Ne perds rien de ta fraîcheur, fruit défendu. J'irai cueillir plus tard la virginité de ton bouquet, dégusterai du bout de la langue les goûts que ta salive

acceptera d'y déposer, réchaufferai de ma gorge toute la saveur de ta chair offerte. Oui, tout à l'heure je t'aimerai. Mais laisse-moi, avant, finir ce roman... ou à tout le moins un chapitre de plus.

Je parlais donc de ce moment, de ce jour, de ce temps où le temps lui-même perdit à mes yeux tout son sens.

Je revenais tout juste d'un long séjour à l'extérieur, durant lequel le pays avait été mon unique véritable domicile, l'inconstance ma doctrine, la folie créatrice mon but premier.

L'envie me prenait parfois, comme elle doit le faire de tous les artistes, qu'ils soient comédiens, acteurs, dramaturges, musiciens – mais elle doit le faire encore plus des écrivains, davantage conscients, lorsqu'ils se lancent allègrement dans l'abîme, de se condamner à la solitude de leur tour d'ivoire – de quitter le monde qui m'était connu, de me couper de sa routine, du tic-tac régulier de ses horloges aux heures ajustées, de ses coups de téléphone si dérangementants quand on a réussi à trouver les clés de son propre univers sans en tirer le courage de débrancher le fil.

J'échappais alors, l'espace d'un moment écoulé avec la rapidité d'une seconde, à ces petites lourdeurs de l'existence que l'on oublie de remarquer mais qui, à force, nous empoisonnent l'esprit en le retenant sur terre. Lui qui ne demande qu'à prendre son envol pour se mêler aux nuages vaporeux de l'Art, sous la coupe d'une ivresse plus folle que celle de l'alcool, il y parvenait enfin!

Pour ce temps, celui d'un battement de cœur et d'œil, j'étais libéré de toute responsabilité, de toute considération

autre que celles que m'inspirait ma déesse passionnée, mon idole volage: l'écriture.

Alors j'écumais les autoroutes de la région au volant d'une antiquité que j'avais héritée d'un quelconque oncle lointain, cadeau tombé d'une branche de la famille que j'avais toujours ignorée, que je chevauchais depuis des années déjà et qui n'avait pas encore définitivement rendu l'âme. Avec un sac vide sinon de quelques crayons, quelques feuilles vierges, quelques vêtements et quelque portable qui m'était devenu indispensable.

Le reste me viendrait par lui-même.

Dans la sécurité du banc avant gauche, avec la multitude de commandes qui promettaient, par leur impuissance de caoutchouc, de se soumettre au moindre de mes désirs, je n'étais pas au monde mais je croyais que le monde était à moi. Les paysages défilaient, les villes se rapprochaient puis s'éloignaient. Je ne voyais que le premier plan, que l'apparence, et ce décor, panneau de carton entrevu mais jamais observé, me nourrissait amplement – mensonge qui, à force de piétiner dans la première dimension, oubliait les largesses de l'intelligence et contraignait les esprits à rester étroitement limités.

Le calcul était simple: j'étais auteur, donc je comprenais la vie. À travers tous les personnages que j'avais présentés, toutes les situations que mes histoires avaient mises de l'avant, j'avais appris à étudier le monde et j'en étais maintenant, pensais-je modestement, un fin connaisseur. Quel besoin y avait-il de me remettre en question? Tout autour de moi prouvait l'efficacité de ma philosophie, des éloges de l'éditeur jusqu'à la nombreuse quantité des ventes.

Mon corps progressait insensiblement, à mesure que les roues glissaient sur le bitume du chemin: mais mes réflexions, elles, stagnaient horriblement. Le monde tentait de m'avertir de mon erreur, envoyant le vent me chuchoter à l'oreille que je faisais fausse route, la pluie me réveiller par ses gouttes froides comme la glace, tranchantes comme les larmes de l'univers. Mais le vent s'arrêtait à mes fenêtres levées, mes essuie-glaces envoyaient avec indifférence valdinguer ces relents de tristesse humaine. Et si jamais, ô miracle divin! une seule note de ces mélodies entremêlées parvenait jusqu'à moi, la musique dont j'inondais l'habitable – pour mieux me faire oublier que le silence m'effrayait – avait tôt fait de noyer la ténuité de ce son chanceux dans ses éclats discordants.

Sans penser, j'avancais. Sans être, j'existais. Sans aimer je chantais, à tue-tête s'il vous plaît, tant et tant de couplets que je les oubliais dès qu'il leur arrivait de se taire en effet, lorsqu'un autre résonnait dont les finales rimaient, que de mochetés, si fait!

Je m'arrêtais dans les hôtels que je croisais et qui me paraissaient confortables, aux heures qui me plaisaient, quand une idée me passait par la tête ou que le volant commençait à me glisser des mains. Je pouvais partir le lundi matin de tel point et ne m'arrêter que lundi soir à un autre, après douze heures de pérégrinations hasardeuses qui avaient pour seul but de me laisser le temps de mettre en place les éléments de mon récit. Et le lendemain, mardi, il m'était aussi bien possible de ne quitter l'hôtel qu'à midi pour m'arrêter ailleurs, à peine deux heures plus tard. Parfois même je restais plusieurs jours de suite au même

endroit sans que quiconque aille s'en formaliser. J'étais disparu de la circulation, ou plutôt je me fondais en elle : et heureusement pour moi, personne ne me reconnaissait au détour d'une allée d'épicerie pour m'agripper sauvagement et me forcer à signer une dédicace, à côté d'une bouteille de shampoing et d'une boîte de pâté pour chat. (Tiens, encore des chats.)

Et je passais mes journées et mes nuits à composer. De mes mots je pouvais faire vivre les personnages que j'avais imaginés, j'arrivais à leur insuffler cette vie qu'ils attendaient depuis trop longtemps. Les événements que je leur avais promis advenaient enfin, sans surprise aucune ni pour eux ni pour moi, mais avec la joie de penser que le lecteur, lui, se laisserait aisément enthousiasmer par ces nouvelles aventures.

Et je passais des heures et des heures à composer. Sans me rendre compte que le temps s'écoulait, plongé dans mes dialogues, dans mes descriptions, dans le récit qui avançait trop lentement au goût de mon ambition titanique, mais à une vitesse effrénée comparativement au rythme que j'adoptais quand j'étais chez moi et que l'écriture ne trouvait sa place qu'entre une correction et un message à l'éditeur.

Et une semaine, un mois ou davantage se passaient dans la composition. Temps pendant lequel je m'oubliais totalement au profit de la grandeur des hommes et des femmes dont je dressais l'incroyable portrait, pour le plus complet épanouissement de leur existence – celle qui n'avait cours, après tout, que si j'acceptais de lui sacrifier un peu de la mienne.

Quand je revins chez moi au terme de cette retraite, je vidai mon sac pour étaler sur le lit un assemblage hétéroclite de feuillets annotés, de pages manuscrites ou dactylographiées et de stylos que j'avais vidés de toute leur encre. À côté de ces menus objets s'étendit mon esprit d'homme, épuisé et presque vidé par l'effort d'imagination que la tournée avait exigé de lui.

Un rapide coup d'œil dans la glace me suffit pour constater les effets que ce laisser-aller avait imprimés sur mon corps. À commencer par la barbe et la moustache que je portais démesurément fournies.

Après avoir profité des plaisirs indicibles que procure une longue et chaude douche quand on n'a connu depuis longtemps que des trombes d'eau rapides à la température douteuse, je débarrassai mes joues et mes lèvres de ce poids inutile qui leur faisait ombrage – parapet broussailleux, tanière du sourire sombre et de mauvais goût.

J'étais donc propre, fraîchement rasé et souriant lorsque je me rendis à la cuisine pour voir si quelqu'un avait pensé à moi. Peut-être un de ces amis que le métier me forçait parfois à dédaigner avait-il entendu mon souhait et cherché à me contacter pour prendre de mes nouvelles, me donner des siennes ou bien me demander si j'étais occupé tel ou tel jour dans l'éventualité d'un rendez-vous et d'une de ces discussions débridées dont je m'ennuyais tant.

Un carré de lumière sur le répondeur indiquait, par son clignotement, qu'on m'avait bel et bien appelé.

Deux nouveaux messages, m'apprit l'afficheur de l'appareil. Deux!

Je me préparai à écouter un timbre connu me

questionner sur ma santé et mon état d'être général, avec un ou deux mots sur les projets et les romans, comme d'habitude.

À mon plus complet étonnement, ce fut une voix dont j'ignorais tout qui sortit des entrailles grésillantes du répondeur. J'aurais pu la trouver brouillée si son élocution n'avait été si claire, j'aurais pu la trouver trop faible s'il ne s'était dégagé de sa régularité, de sa lenteur pesée et parfaitement articulée, une sorte de force que même un hurlement ne pouvait receler.

— Bonjour, Monsieur. J'imagine que très peu d'admirateurs ont jamais fouillé assez loin dans toutes les ressources d'Internet, jamais fait suffisamment de démarches, passé autant d'appels que moi dans le but de vous rejoindre: et pourtant, je ne mérite aucunement ce titre d'«admiratrice». Mais je continue de penser que ce que j'ai à vous dire peut vous servir, bien plus encore que ne le font les habituelles glorifications. Disons qu'à côté de ce fanatique qui vous appellerait pour énumérer les qualités qu'il vous trouve, et dont on pourrait comparer la douceur des mots à celle de la soie, les miens vous sembleront plutôt rêches comme de la laine d'acier.

«Vous connaissez Nietzsche, Monsieur?

Il a dit que ce qui ne nous tuait pas nous rendait plus fort. Dans la même veine, je comprends qu'il est moins agréable d'être frotté avec de la laine d'acier qu'avec de la soie. Mais la première n'a pas sa pareille pour se débarrasser de la saleté, alors que la seconde ne ferait que l'effleurer tendrement sans l'effrayer le moins du monde.

«Enfin bref, je me laisse emporter.

«Avant de commencer, je dois vous avertir que j'appelle pour vous critiquer. Mais vous l'aviez sans doute déjà deviné. Reste que vous le rappeler me libère la conscience et me laisse le droit de croire qu'ainsi, si vous êtes tout à fait imperméable à l'amélioration, vous mettez fin à cette critique d'une simple pression du doigt, avant qu'elle ait pu vous atteindre et abattre vos certitudes. Mais je comprends que la tentation de m'écouter sera trop forte. Donc de toute façon, dès maintenant, vous êtes condamné à subir mes commentaires. Pour le meilleur et pour le pire. Surtout pour le meilleur, je le crois - je le souhaite.

«Certains diraient que procéder aussi directement manque de noblesse. Moi, je

crois qu'il s'agit du seul véritable moyen de faire entendre ce que je pense aux oreilles qui ont le plus de raisons de s'y intéresser. Votre éditeur ne saurait qu'en faire et reléguerait mes considérations aux oubliettes : pas question de leur donner voix, imaginez la publicité ! Un journal les publierait sans chercher à les comprendre, pour le punch, l'allégresse des gros titres, sans porter attention à autre chose qu'à leurs mots les plus sensationnels. Mais vous, je crois que vous les rendrez plus utiles que n'importe qui d'autre aurait pu le faire.

« Pour ma défense, je dois dire que j'ai lu plusieurs de vos romans. Le premier que j'ai découvert m'avait été recommandé par une amie, qui de son côté l'avait grandement apprécié. Elle le mettait au même niveau qu'un bon repas, une coupe de vin de grand cru ou alors une excellente nuit de sommeil. Pour elle, votre drame était une partie de plaisir, un fabuleux divertissement qu'il valait la peine de considérer par la puissance de sa plume, la facilité d'évocation de ses descriptions, l'agréable complexité de son histoire.

« À mon désarroi, je n'ai trouvé aucune

de toutes ces qualités dans le livre en question. Tout ce sur quoi j'avais mis la main, c'était une intrigue bien ficelée, parsemée au mieux d'événements probables et de personnages réalistes, mais dont les répliques faisaient chou blanc et n'évoquaient rien sinon le goût amer du prévisible et du cliché.

« Deux ou trois passages parvenaient à amuser, c'est vrai, et parfois quelques-unes des parenthèses qu'il ouvrait m'ont arraché un sourire. Cependant, rien de plus. Curieuse de savoir si j'étais tombée sur un mauvais numéro - voyez que je ne base pas mon avis sur un préjugé -, je m'en suis procuré un deuxième, puis un troisième. Au quatrième je me suis arrêtée, non pas avant d'en avoir tourné la dernière page, d'avoir laissé jusqu'à la dernière phrase, au dernier mot, la chance de m'éblouir et de me prouver que vous méritiez vraiment votre titre d'écrivain. Pas même le point final n'a suscité en moi la moindre émotion. Et cette apathie, seule réaction provoquée par le récit, me confortait dans l'avis que j'avais commencé à me forger de vous dès ma première lecture.

« Il y a de ces romans, Monsieur, qui vous redonnent confiance en l'humanité.

Peut-être qu'à la seconde où vous en aurez levé le nez elle vous dégoûtera à nouveau, elle contredira les certitudes que vous aurez pu acquérir au fil des pages que vous venez de parcourir: malgré tout vous aurez apprécié le moment d'espoir que cette découverte vous aura offert. Vous retrouvez cette sensation magique chaque fois que vous ouvrez un nouveau livre, que vous le laissez, poulpe adorable, vous emporter de ses tentacules de lettres et vous noyer de sa mer d'encre. Alors vous comprenez, à force d'aimer les personnages de ces romans presque autant que vos propres enfants, que vos meilleurs amis; alors vous vous dites, après avoir côtoyé aussi longtemps cet univers où tout finit toujours par s'arranger, où les pires problèmes trouvent leur aboutissement dans la joie la plus totale et la plus intouchable...

«Vous vous dites, Monsieur, que c'est ça, véritablement, un excellent roman. Celui qui vous «flabbergaste»: peut-être seulement quand vous le refermez à jamais, peut-être de toute son histoire ou d'une seule phrase, qui peut se trouver au premier chapitre comme au vingtième - mais qui finit toujours par

le faire de toute façon. Ce n'est pas le roman que vous lirez le plus rapidement, que vous dévorerez le temps de cligner des yeux. L'excellent roman vous demandera sans doute de le mettre de côté quelquefois: lorsque la situation ne vous permettra pas de bien l'apprécier, que vous serez trop épuisé, trop troublé par votre propre quotidien pour être même désireux de comprendre celui de ses personnages. L'excellent roman est celui que vous annotez et dont vous surlignez les phrases les plus marquantes... non pas parce qu'un enseignant vous surveille par-dessus l'épaule et vérifie l'analyse que vous en faites, non pas parce que vous voulez apprendre ces citations par coeur et les sortir, au hasard de n'importe quelle discussion, dans le simple but d'épater la galerie. Seulement parce que le roman vous enchante et que vous voulez être capable, en le feuilletant dans un moment de presse, en le retrouvant des années plus tard, de savoir encore ce qui vous l'a fait adorer.

«Et ils ne sont pas rares ceux que j'ai adorés et que j'ai couverts de part en part de tonnes de remarques diverses. Un excellent roman se doit d'être unique,

c'est vrai, mais il n'existe pas au monde un unique excellent roman. Des millions ont déjà été composés et des millions continueront de l'être, aussi longtemps que la vie ira de pair avec l'art.

«Pourtant, mes exemplaires de vos romans sont restés désespérément blancs. Le peu de notes que j'y ai apposées sont des modifications d'orthographe, des corrections d'erreurs sur lesquelles vous êtes apparemment passé, dans la presse de publier et de vous faire connaître. Tandis que les lettres devraient exister dans le but de traduire une idée, de faire rêver le lecteur, de l'ouvrir à de nouvelles réalités dont il ne pouvait - avant d'en tourner les pages - soupçonner l'existence, les vôtres me paraissent avoir été écrites, imprimées et distribuées sans autre prétention que d'arriver à vous payer appartement et lubies d'artiste. Elles le font peut-être bien - du moins selon toutes les pages qui vous sont dédiées dans les revues littéraires qu'il m'a été donné de lire. Vos romans amusent, d'accord, ils distraient sans doute, mais n'ont pas davantage de substance. Et quand on les ferme, il n'en reste plus rien sinon de vagues souvenirs de plaisirs

effacés, confus et un peu tristes.

Il y eut un moment de silence, puis tout de suite après :

«Pardonnez-moi, Monsieur, les enfants viennent d'arriver. Je vous rappelle très bientôt, en espérant que vous n'arriverez pas entre-temps.»

Le premier message se terminait sur ces paroles. Sans attendre, j'appuyai sur le bouton et le deuxième commença. La voix de cette femme sûre d'elle-même, que j'avais admirée dans l'étonnement des premiers instants, s'éleva à nouveau pour continuer le commentaire - la critique - la conclusion qu'elle venait d'interrompre :

-Comme je le disais tout à l'heure, ce n'est pas un roman, Monsieur, ce texte que l'on oublie dès qu'on l'a terminé. C'est le néant, c'est aussi vide et aussi inutile que le néant. Ce texte-là, si semblable à tous ceux que vous avez publiés à ce jour, paraît à mes yeux comme un simple produit de consommation. Et la littérature, même sous tous les costumes dont elle peut se vêtir et derrière les mille formes qu'elle prend souvent, devrait toujours rester un produit de dégustation : que l'on apprécie d'abord des yeux en découvrant ses mots de notre

pupille affamée, puis que l'on adore en faisant rouler ses sonorités sur nos lèvres frémissantes, en faisant la lecture à voix haute soit à nous-même pour le plaisir d'une phrase magnifiquement formulée, ou à nos enfants et petits-enfants rien que pour voir leurs yeux grands ouverts dans l'attente impatiente de la suite d'un conte. La littérature, ce n'est pas celle que l'on vend mais que l'on apprécie. Ce n'est pas ce roman qui passe à la caisse à l'occasion d'un lancement ou d'une séance de signature, plutôt celui que l'on ouvre au coin d'un feu sans se soucier de toutes les mains qui ont pu le tripoter avant nous; sans s'en faire de savoir s'il est à nous, à un ami ou encore à la bibliothèque du quartier. Le meilleur d'entre tous est ce roman que l'on découvre seulement parce qu'il nous plaît de le faire. Et le meilleur d'entre tous alors, on ne voudra ni le vendre ni l'acheter, mais simplement le partager par tous les moyens possibles, le faire découvrir à d'autres lecteurs et d'autres encore pour que jamais ses mots ne soient oubliés. Pour que le jour où des pompiers-pyromanes envahiront nos demeures en voulant les faire disparaître, livres et

mots en même temps, on puisse les laisser faire sans broncher: en sachant bien qu'à la minute où ils auront franchi la porte pour partir, nous pourrons reprendre un paquet de feuilles de papier et réécrire de mémoire ce qui nous en avait marqué, se souvenir de certaines phrases et les recomposer, faire naître des cendres non pas le même roman, mais ce roman amélioré parce qu'on n'en aura gardé que l'essentiel. Retranchées les descriptions souvent trop inutilement élaborées! Évaporées ces petites lourdeurs dont l'histoire pouvait être parée! Ne reste plus que la beauté, l'émotion et la pureté.

«Dans un monde où le terme *conscience* ne signifierait plus rien, où l'idée et la joie seraient des concepts trop utopiques pour mériter la moindre attention, où l'être humain serait devenu si froid que tout réconfort glisserait sur sa peau et son esprit sans arriver à l'émeuvoir, je vous appuierais entièrement dans vos démarches pour offrir aux lecteurs une aussi rapide que facile coupure dans le quotidien, qui dure tant que s'étire le roman et disparaît sans mal par la suite. Dans ce monde-là, on ne lirait plus parce qu'une histoire est

belle, parce que la plume qui lui donne suite nous paraît tombée tout droit des ailes d'un ange : dans ce monde-là on ne lirait plus du tout à vrai dire, seulement parce qu'ouvrir un livre prend quelques secondes de plus que le temps demandé pour appuyer sur un bouton de télécommande. Vous n'auriez donc plus besoin de mon appui du tout, vous ne seriez pas auteur et ce commentaire-ci n'existerait pas parce qu'il n'aurait aucune raison d'exister.

«Je crois qu'il a cette raison puisque nous vivons dans un univers, et plus encore dans une société où les lettres ont encore un sens, capables d'être comprises et non seulement perçues comme un assemblage de lignes droites et courbes choisies au hasard.

«Je crois, Monsieur, que notre monde demande à ses écrivains - en silence, ou du moins en un murmure trop rapidement étouffé pour qui ne consent pas à y prêter attention - qu'il leur demande d'endosser, par-dessus le costume de l'homme de plume, celui du penseur en plus. Je crois qu'il exige d'eux, puisqu'ils sont ceux qui jonglent le plus agilement avec les mots, qu'ils mettent ce talent au service d'une humanité

qu'on a parfois tendance à délaissier. Peu importe les noms qu'on lui donne, les ornements dont on la couvre, l'opportunisme dont on l'affuble, la pensée pure et simple a besoin d'être défendue à travers la réflexion que peuvent faire connaître à la fois la discussion et la littérature. Laissez la discussion aux dramaturges, comédiens et orateurs du genre. Et puisque vous écrivez, songez qu'une idée est facilement traduite en mots de romans.

«J'espère que vous serez d'accord avec moi. Ou bien que vous prendrez le temps de réfléchir un peu à ce que je vous ai dit avant de chercher l'adresse de mon domicile pour venir m'assassiner. Et à la condition que vous n'ayez pas déjà fait taire mon commentaire, dans votre rage envers la petite idiote que je suis, je vous souhaite de parvenir à le considérer honnêtement comme étant pour vous, non contre vous. Tant de gens se laisseraient prendre à croire le contraire. Ce serait dommage que vous fassiez la même erreur.

**Un autre court silence. Puis :**

«Oh! j'allais oublier... Il arrive

parfois que la vie soit belle, Monsieur.  
Toute histoire n'est pas forcée de se  
finir dans la tragédie, le sang et les  
larmes. Un sourire peut la clore aussi  
bien qu'un carnage, sinon encore mieux.»



Je restai là, debout à côté du comptoir de la cuisine, sans mot comme je l'étais à l'heure de ma naissance et immobile comme je le serai sûrement à celle de ma mort.

Bien inutilement je laissais ma main gauche traîner, maladroite, sur la touche « Lecture » du répondeur où mes doigts ne parvenaient même pas à appuyer. La machine, de son ton de robot éraillé, m'indiquait que les deux messages avaient été laissés ce matin même. Ce qui aurait tout juste permis à la femme de remarquer qu'elle avait mêlé les noms et appelé le mauvais auteur, de s'assener sur le front une claque retentissante, de sauter sur le téléphone pour me rappeler et s'excuser de m'avoir fait la victime d'un si mémorable malentendu, tout en espérant qu'il n'ait pas causé chez moi de trouble trop terrible pour qu'une simple explication le révoque.

— D'ailleurs, Monsieur, je ne vous ai jamais lu, j'ignore si vous méritez les commentaires que j'ai énumérés... mais j'en doute fort! Rien qu'à voir avec quel calme vous réagissez on vous devine

philosophe, rien qu'à vous entendre parler on devine chez vous l'homme de plume habile: que de délicatesse au hasard des mots, que de rimes aussi magnifiques qu'involontaires, que de valse et de verve et de vitalité dans votre voix volante et volatile, qui embrase les esprits et embrasse les oreilles de sa musique littéraire! Je penserai à aller me procurer quelques-uns de vos romans à mon prochain passage à la librairie. Comment? Vous m'en enverrez par la poste pour me prouver à quel point mes excuses sont appréciées? Dieu! si on pouvait me remercier de la sorte à chacune de mes erreurs...

Mais il n'y eut pas de tonalité à laquelle j'aurais pu refuser de répondre. Je m'abandonnai mollement au siège d'une chaise de cuisine, la tête entre les mains, les yeux entre les doigts, le cerveau entre les deux bras d'un étau qui menaçait de le faire éclater.

Si le début pouvait porter à confusion et s'appliquer à toutes sortes d'autres auteurs que moi-même, sa finale visait trop justement celle que j'avais écrite sur les fins d'histoire pour me laisser le moindre doute.

Les mots repassaient les uns après les autres dans un esprit dont les rouages semblaient avoir cessé de fonctionner, puis ils coulaient jusque dans un cœur dont les battements refusaient de se faire entendre à nouveau. Ils

imprimaient partout, d'un fer rouge et sanglant, les marques incandescentes de leur réelle signification et même quand ils s'étaient dissipés, il restait derrière eux cette étouffante et insupportable sensation de suie, de cendre et d'hémorragie que rien ne peut chasser sinon le temps ou une bonne dose de calmants pour artistes désillusionnés: autant de remèdes que je n'avais pas à portée de main.

Je pouvais bien en deviner un autre à ces maux qui m'affligeaient. Les yeux tournés vers le répondeur – ma vision bordée de deux paires de colonnes ombrageuses, les doigts à travers les barreaux desquels je réussissais à voir encore un peu de monde –, je me plaisais à l'imaginer soumis à mille tortures différentes.

Un marteau pouvait l'écraser et envoyer se répandre partout sur le carrelage les puces électroniques de son être insensible... mais ç'aurait été trop facile.

Je préférais encore me voir, là, debout à côté du comptoir, en train de le frapper d'abord tout doucement contre la surface de granit; puis de plus en plus durement, de plus en plus violemment jusqu'à ce qu'il éclate sous les chocs répétés.

Ou bien je le débranchais de la prise murale, sans heurt pour éviter de le mettre en alerte, puis d'un geste rapide et vif de sportif aguerrri (le rêve m'accorde sûrement ce genre d'entorse à la réalité), je l'envoyais passer par la fenêtre et m'y avançais rapidement, pour le simple plaisir de le voir s'écraser en contrebas.

Oh! l'effet était le même dans tous les cas. Seulement plus je faisais défiler les moyens par lesquels je pourrais me venger de ce qu'il m'avait fait subir, plus je sentais la

pression diminuer, à la fois celle de la fureur contre l'âme et des paumes contre l'os de ma mâchoire.

J'avais toujours eu, et j'ai encore à ce jour, une capacité d'imagination surhumaine. C'est sans doute ce qui a fini par faire de moi un auteur. Ainsi quand mon estomac commence à gronder pour m'indiquer qu'il a faim, je n'ai qu'à créer de toutes pièces, derrière mes paupières closes, l'image d'un repas sublime pour qu'il se taise déjà.

Si j'arrive à me cloîtrer aussi longtemps dans des chambres d'hôtel, le temps de composer un ou deux romans entiers, si j'arrive à résister à cette solitude, c'est en m'inventant des voix. N'allez pas croire que je vois des spectres tourbillonner autour de moi, que je leur ouvre la porte, leur serre la main, range leur manteau dans la garde-robe et tire une chaise pour eux à la table. Non, seulement tous les mots que j'écris, par un pouvoir d'imagination incompréhensible, me paraissent retentir autour de moi et avec ma propre voix. Comme si je les énonçais, en épelais toutes les lettres au fur et à mesure que je les ajoutais sur le papier. Parfois ces images se confondent tellement avec la réalité que j'en oublie la nécessité de les différencier.

Heureusement, dès que je retourne dans la société, cette particularité s'efface aussitôt : on ne me verra jamais, par exemple lors d'une séance de dédicace, répondre mentalement à la question d'un lecteur avant de passer à un autre, en m'imaginant que j'ai parlé à voix haute alors que je n'ai fait que hocher la tête en le regardant.

C'est cette capacité d'imagination qui sauva le répondeur. Penser à la manière dont je pouvais arriver à le faire souffrir me calmait. Le voir, au milieu des ténèbres de mes

yeux fermés, répandre son cerveau de carte noire qu'un coup de vent eût emporté ou qu'un coup de pied eût enterré, c'en était assez pour me couper de toute envie de donner suite à ces scènes fantaisistes.

Mes réflexions, inévitablement, finirent par tomber sur elle. Jamais je ne l'aurais tuée, elle. D'autres auraient sans doute cherché à la faire sanctionner pour le geste qu'elle avait posé. Une écrivaine populaire, par exemple, à l'émotion fragile et à la destruction facile, aurait appelé un garde du corps pour faire déguerpir loin de son kiosque ce lecteur impudent. Une enseignante serait allée voir le directeur pour demander le renvoi direct de cet élève cruel. Une sœur se serait rendue auprès de sa mère pour l'avertir de l'indiscipline du frère, celui qui ne demande qu'à discuter mais dont tous les commentaires sont perçus comme des insultes.

Mais pour moi, qu'était-elle? Une inconnue, une lectrice. À l'homme de plume avéré, il n'est rien de plus sacré que le lectorat. Pour rien au monde je n'aurais touché à un seul des cheveux de cette femme. Pas parce que ma sécurité financière des prochains mois dépendait d'elle, pas parce qu'une réponse à son message risquait de ternir mon image.

Plutôt parce que je me questionnais.

Pourquoi? Pourquoi avait-elle pris tant de temps pour lire, non pas un seul de mes romans, mais encore plusieurs, pour faire les recherches nécessaires et me contacter? Qu'est-ce qui l'avait poussée à rassembler tout son petit change de courage, le jour de l'appel, pour énoncer les mots avec l'assurance que j'avais devinée dans sa voix?

Elle n'avait pas parlé avec une emphase de politicien, mais dans toute la précision déterminée de ceux qui sont conscients des conséquences éventuelles de leurs gestes, et plus que tout de leur utilité possible.

Je l'imaginai plongée dans un de mes romans.

Elle le trouvait si horrible, si mal écrit que des larmes de sang coulaient de ses yeux. Et pourtant au lieu de s'arrêter, elle persistait à en parcourir toutes les lettres, tous les mots, les phrases et les paragraphes, s'arrêtant même quelques secondes sur les points pour s'imprégner de leur signification et pouvoir faire ressortir toute la profondeur de cette analyse dans le message qu'elle allait laisser sur mon répondeur. Puis elle dégoillait, poussée à bout par la mocheté indépassable de l'histoire. Elle allait prestement au garage s'emparer d'un seau, le livre toujours entre les mains, et la deuxième salve de bile réussissait à épargner le plancher de bois du salon.

Ce qui n'était pas le cas des mouchoirs. Tous ceux dont elle essuyait ses joues inondées d'hémoglobine se gorgeaient rapidement, et il y en avait tant et tant qu'ils remplissaient en un temps record les poubelles dont elle avait entouré son divan.

Les immondices continuaient de s'accumuler, sang et vomissures s'infiltrant entre les lattes du plancher, glissant jusqu'à la chambre, à la cuisine, à l'entrée, en une joyeuse mer de déchets qui n'épargnaient rien, rien sauf le livre lui-même. Quand elle en achevait sa lecture, la maison entière avait besoin d'un grand nettoyage.

Le lendemain elle recommençait avec un autre roman.

Je me rendais bien compte du ridicule de pareil

cauchemar. Pourtant, on avait beau tenter d'en diminuer l'intensité, la base de cette vision tout ce qu'il y a de moins charmante restait la même: elle s'était contrainte à lire mes romans. Pas pour me faire plaisir, sans doute. Mais pas pour me détruire non plus. Combien d'autres moyens plus efficaces aurait-elle pu trouver pour me nuire, si ç'avait été son but!

Pour commencer, elle n'aurait eu qu'à répandre ses médisances dans son cercle d'amies. Celles d'entre elles qui m'appréciaient auparavant se seraient tôt laissées ramener à la raison, préférant les suggestions littéraires de cette femme à la lecture banale de mes romans vides de sens.

La critique ainsi libérée ne se serait pas arrêtée aussi tôt: et le nombre de mes lecteurs habituels aurait diminué, tout d'abord de façon insensible, ensuite de plus en plus radicalement au fur et à mesure que le cercle d'amies envierait, en ondes concentriques, ses avis se répandre dans les cercles de lecture, puis les cercles fantômes, et enfin LE CERCLE, seul et unique, où je ne serais plus décrit comme le principal écrivain de la décennie, mais plutôt comme l'homme ayant connu le plus court grand succès qui se soit vu sur cette Terre.

Imagination, tu me perdras un jour.

Reste que si elle avait voulu me nuire, elle l'aurait fait de façon incroyablement plus efficace à mon insu. Alors que maintenant, tout au contraire, j'étais sans doute le premier à qui elle en parlait.

Et à en croire mon intuition masculine, je serais le seul. Elle irait peut-être dire aux autres que cette littérature n'était pas du genre qu'elle appréciait... sans jamais essayer

de les convaincre, cependant, qu'elles pouvaient et méritaient de connaître mieux.

Pourquoi, pourquoi, pourquoi...

Je me revois. Sur toutes les routes que j'ai parcourues, la tête prise dans un tourbillon de sons et d'idées qui s'entrechoquaient les unes contre les autres dans un chaos dont j'avais toujours cru qu'il indiquait la création, mais dont je pouvais deviner maintenant qu'il n'indiquait que le recyclage des mêmes images toujours remâchées.

Jamais je ne pensais à ce que je voulais écrire, ce qui pouvait être à la fois le plus vrai et le plus marquant. Je ne faisais que me répéter que le public avait aimé les romans précédents, et les mêmes suites de mots s'imposaient à mon esprit: suspense, action, meurtre et poursuite, parsemé d'amour (sans excès) et de trahison (une suffisait souvent).

Tout ce qui pouvait lui plaire dans l'immédiat en l'empêchant de décrocher ses yeux du roman... mais tout ce qu'il oubliait une fois qu'il avait refermé le livre. Rien qui pouvait le marquer ni le « flabbergaster » réellement.

Je revoyais toutes les notes que j'avais prises durant ce temps; je revisitais cette pléthore de romans presque tous pareils qui avaient été issus de mon dernier voyage; je redécouvrais en pensée toutes ces histoires calquées sur le même modèle, avec les mêmes personnages sans attrait et situations sans saveur dont j'avais fait les plans. À la quantité avec laquelle la dizaine de celles que j'avais déjà publiées se vendait, il devait y en avoir suffisamment, dans le lot des nouvelles, pour m'assurer une retraite remplie de voyages et de calme paresse.

Mais était-ce vraiment ce pour quoi j'écrivais?

Était-ce vraiment ce que j'étais et resterais éternellement? Un *businessman* plutôt qu'un littéraire, un apeuré de la nouveauté plutôt qu'un homme d'essai et de révolution?...

Ou bien m'avait-elle laissé un message sur le répondeur parce qu'elle croyait que je pouvais changer? Parce qu'elle était certaine que j'étais capable de faire mieux, et qu'elle se rendait compte que sans son commentaire, je ne le comprendrais peut-être jamais?

Je finis par me lever de ma chaise.

J'y étais resté si longtemps que le jour commençait à s'estomper – à moins que mes yeux fussent les coupables, eux qui, après avoir baigné dans l'ombre aussi longtemps, la voyaient partout autour d'eux et même par-dessus la lumière? Non, un regard sur l'horloge m'assura qu'il était bel et bien dix-sept heures.

Puis ce coup d'œil glissa, bien malgré moi, jusqu'au répondeur. Si j'avais été particulièrement enclin à oublier, j'aurais effacé le commentaire en deux parties qui s'y trouvait. Si j'avais été au contraire trop désireux de me souvenir, je l'aurais fait jouer des centaines de fois pour que chacun de ses détails, tous les emportements de la voix de la femme me soient connus par cœur.

Mais comme je ne me trouvais, simple auteur troublé, ni dans l'une ni dans l'autre de ces dispositions, je quittai la cuisine sans avoir appuyé sur quelque touche que ce fût.

Elle était sur mon lit, toute la paperasse que j'avais couverte de suggestions, d'éclairs de génie et de tempêtes d'idées, bourrasques du noir de l'encre plutôt que du blanc de la neige. Je savais clairement cette fois ce que je devais

faire. Je comprenais enfin quel rituel pouvait marquer mon passage d'un univers à un autre, de la stagnation prolongée à la constante remise en question : de la création automatique à celle, aussi instinctive mais plus intelligente, de l'auteur qui sait pourquoi il écrit et le fait, par conséquent, beaucoup mieux.

À l'homme qui sait où il s'en va, le chemin est toujours plus aisé. Comme moi qui, en cet instant, avançait dans les couloirs de l'appartement sans hésiter une seconde. Même s'il était plongé dans la pénombre du soir, je savais où poser les pieds pour éviter de trébucher.

Je n'allais pas continuer d'hésiter : je le faisais depuis trop d'années déjà.

J'ai dit que j'avais toujours été des plus talentueux pour imaginer. En ce qui concernait la mise en action, je n'étais pas tout à fait dénué de capacités : seulement je les utilisais davantage à repousser et à diminuer que dans l'exécution proprement dite.

Tant de fois je m'étais imaginé en train d'oser ce que personne d'autre n'avait jamais osé ; tant de fois je m'étais vu gravir des escaliers que j'avais à la place dévalés en sens inverse ; tant de fois, au fond, la fiction avait dépassé la réalité, non pas seulement dans la vie de mes personnages, mais dans la mienne également – et en perspectives bien plus folles que celles exposées dans mes récits !

Comme pour ces premiers romans. J'avais accepté de les publier sur un coup de tête, enthousiasmé par l'énergie de l'éditeur qui lisait en moi, comme dans un livre ouvert, la possibilité de lancer une nouvelle étoile au ciel des constellations de papier. J'avais signé le contrat sans hésiter.

Mais par la suite, à combien d'occasions ne l'avais-je pas regretté ! Chaque fois qu'il m'avait traîné avec lui dans un cocktail pour m'exhiber fièrement devant les distributeurs ou me faire tinter à l'oreille d'éditeurs concurrents, j'avais eu envie de lui cracher au visage, de piétiner son opportunisme et de prendre mes jambes à mon cou – en laissant peut-être un soulier derrière moi, que j'aurais préalablement trempé dans le poison pour qu'ils tombent tous morts en essayant de s'en emparer.

Être pris pour un trophée, une bague de plus à sa main toute-puissante, m'horripilait sans limites : le pire n'était pas de me sentir, suivant ses descriptions, ciselé dans l'or pur ou taillé dans le diamant, mais plutôt de le laisser faire de moi l'objet de sa propre réussite.

Puis il y avait eu les journalistes, et les lecteurs, et ce défilé d'inconnus qui, même sans m'avoir lu, m'avaient félicité de ma réussite. Au lancement, lors de différentes séances de signature, aux salons du livre même, ils étaient venus me dire à quel point ils m'admiraient. Mais tout était faux, les critiques élogieuses dans les revues littéraires, les écornifleries de ces fanatiques à quel point désireux de récolter des autographes – « peut-être que ça vaudra cher un jour, qui sait ! ».

C'était faux parce que mes romans ne le méritaient pas. Et on aurait dit que j'étais le seul à m'en rendre compte. Eux-mêmes ne comprenaient pas leur mensonge, ils continuaient de le réciter sans fin à leurs amis et à leurs proches, qui s'ajoutaient à la liste de ceux que je flouais en leur en vendant des exemplaires et en les leur dédiant.

Parce que bien sûr, je ne trouvais pas le courage de leur

faire comprendre mon avis. J’imaginai mille scènes pour tout autant de façons rocambolesques d’avouer que j’avais honte de mes propres romans, et malgré tout je continuais de remercier ces lecteurs de leurs bons mots, je les regardais honteusement aller jusqu’à la caisse, dépenser une vingtaine de dollars pour chaque tome de la série. Non, non! aurais-je voulu leur crier alors. Prenez plutôt tel titre ou tel autre, ils en valent tellement plus la peine que les miens!

Pourtant je restais assis et muet. J’étais lié par les chaînes du contrat que j’avais signé et qui me forçait à leur construire une image et non à la détruire, qui me vouait à en faire une promotion acharnée et m’empêchait de décourager à tout prix ceux qui cherchaient à se les procurer.

J’aurais voulu leur dire que, chaque nuit, je rêvais de l’incendie qu’auraient pu nourrir tous ces exemplaires si j’avais été suffisamment déterminé à y mettre le feu. D’une quelconque façon j’avais réussi à les rassembler, avec un budget dont je ne disposais pas en vérité mais qui, dans l’utopie du songe, m’était devenu accessible. Je les avais peu à peu cachés dans une boîte: et lorsqu’elle avait été remplie à ras bord, j’y avais apposé avec joie la mention «À faire disparaître».

Un soir j’étais sorti, je l’avais placée dans le coffre de ma voiture et j’avais roulé sans bruit en direction du bois le plus proche. Non pas parce que, pyromane dans l’âme, je voulais que l’incendie se propage à la forêt alentour. Seulement il me semblait que c’était l’unique endroit où je pourrais allumer un feu sans crainte d’être découvert.

L’anxiété aidant, je m’étais empressé de décharger les

boîtes et de placer les romans en pyramide.

Les précédents détails, je les avais tous devinés. Parce qu’au moment où le rêve commençait, j’étais là, les jambes bien plantées en terre, un paquet d’allumettes à la main. Devant moi il y avait ces dizaines et ces dizaines de romans, disposés sur un lit de branchettes craquantes.

Le feu se répandait rapidement une fois ces bouts de bois enflammés. Il léchait tout d’abord les quatrièmes de couverture, puis se rendait jusqu’à la reliure et enfin à l’illustration elle-même. Il envoyait voler dans le ciel clair des morceaux de pages couverts d’une fine écriture – enfin les voilà, les réelles constellations de papier! – que je ne parvenais pas à lire, mais dont je devinais le contenu.

Ces mots étaient sortis de mon esprit et s’il voulait les rappeler à lui, oublier qu’ils avaient déjà logé dans d’autres que lui-même, il restait dans son plein droit et n’avait aucun remords à se faire.

Des parcelles d’illustrations allaient même rejoindre ces étoiles si rapidement disparues. Dans ce cas elles mêlaient leur damier à l’environnement que j’avais choisi pour seul témoin de ma frasque: les verts pâle et foncé dissimulés dans le feuillage des arbres, les bruns de toutes variétés fondus à leurs troncs. Les bordures orangées, rougeoyantes, empiétaient après un moment d’indécision sur les armoiries et pièces d’échec et, même s’il leur fallait bien plus de temps avant de se laisser emporter, les couvertures finissaient elles aussi par être rongées de part en part – et n’existaient plus à partir de ce moment que dans mon souvenir.

J’aurais voulu leur raconter ce rêve pour leur prouver à

quel point je détestais l'attention médiatique qui tournait autour de ces romans.

Mais je ne le fis jamais. Trop d'explications à fournir, de comptes à rendre. Trop de risques que mon éditeur résilie le droit d'option qu'il avait sur les prochains romans, et me ramène à ce stade de ma vie d'auteur où je devais craindre à chaque envoi de me voir opposé un refus aussi catégorique que déprimant. Trop de chances de briser mon image de petit auteur propre et correct, qui publie ses deux ou trois romans par année, fait quelques conférences dans les écoles selon la formule classique, parlant un peu de lui, un peu de ses œuvres, un peu des habitudes de son métier et un peu des raisons que les élèves auraient de s'intéresser à la littérature; avant de partir, leur adresse un peu un signe de la main, envoie un peu ses salutations à la foule et s'éclipse un peu.

Seulement à force de tout faire un peu, je ne faisais jamais rien vraiment.

J'étais décidé à ne pas hésiter cette fois.

Je me rendis jusqu'à la chambre et j'enlevai du lit, à la douce étreinte qu'il leur avait offerte, la paperasse que je venais d'y déposer: pages complètes ou simples feuilles de bloc-notes me suivirent sans chercher à m'arrêter d'aucune façon.

Comment y seraient-elles parvenues? Elles admettaient que j'avais sur elles la plus totale suprématie. Eussent-elles tenté de fuir qu'elles auraient mérité leur punition. En restant immobiles, au moins dans leur agonie elles pourraient clamer que ce n'était pas leur attitude d'insoumises qui les avait portées à ce seuil de malheur.

J'empilais journaux froissés et branchettes – comme je l'avais fait en rêve –, dans le foyer de l'appartement plutôt qu'au milieu de la forêt. (Je n'y avais jamais pensé. Pourquoi ce bosquet douteux quand j'avais à côté de moi un âtre tout prêt à remplir son office? Sans doute pour paraître plus romanesque.)

Je sortais comme par magie un briquet des replis de ma robe de chambre.

Alors je m'abandonnais corps et âme à la léthargie qui essayait de m'abattre depuis tout à l'heure. Je laissais s'exprimer ce tempérament brûlant qui ne m'avait jamais réellement quitté depuis les premières publications, se contentant de se faire sentir dans la hargne d'une insulte ou d'une vendetta de roman sans jamais déborder dans ma propre vie.

Le feu naquit vif et heureux, grimpa sur le bois comme il eût monté sur de la chair et dévora son écorce à peu près de la même façon.

Tenez, idées inutiles! Vos sœurs n'ont même pas rempli leur office de faire sourire les lecteurs qui les ont découvertes: presque leurs jumelles, vous n'en serez sûrement pas plus capables. Vous les avez ennuyés au lieu de les enchanter. Consumez-vous, bâtardes nées de cette putain de Création avec laquelle j'ai si souvent folâtré! Vous méritez ce châtiment pour vous être laissés étendre sur la feuille aussi facilement! Vous êtes pareilles de mère en fille, vous-mêmes semblables à votre génitrice qui n'a opposé aucune résistance à l'heure où je la couchais sur mon lit de folie, pour l'aimer au milieu des soupirs de liberté.

Et je jetais au même rythme les pages dans le foyer.

Je les regardais se consumer joyeusement, j'en tirais un égal bonheur et j'aurais voulu danser devant les flammes comme ces fruits indignes de ma pensée le faisaient sur elles, en elles et avec elles.

Au bout d'une heure, il ne me restait plus rien pour nourrir le feu : les lettres avaient succombé à son banquet de la haine, les mots s'étaient laissé réduire en cendres et n'envoyaient plus, à intervalle irrégulier, que de légères fumerolles douteuses.

L'autodafé, moins destructeur et violent que celui qui avait tant de fois meublé mes nuits, mais étonnamment plus jouissif, avait été consommé. J'allai réécouter les messages sur le répondeur et, certain qu'ils étaient définitivement gravés dans ma mémoire, je pus les effacer. Je mis fin du même coup au clignotement constant de cette lumière qui indiquait, dérisoire soulagement, que je n'avais pas été définitivement effacé de tous les esprits.

## **Trop de traits**

Dans le noir j'étais passé de la cuisine à ma chambre; dans le noir, à tâtons, j'étais parvenu à mettre la main sur le paquet de combustible qui y avait été déposé. Dans le noir, par habitude, j'avais allumé un feu dans la cheminée; dans le noir encore j'avais livré à cette bête incontrôlée, à ses dents de flammes et son corps de bûcher, tous les canevases de projets dont je n'avais que faire, persuadé de leur peu de valeur par les paroles d'une inconnue au ton sensé et à l'argumentation infaillible.

Je me retrouvai donc dans le noir le plus complet une fois que ce feu se fut résorbé : faisant face non seulement à un manque de lumière éclairante, mais confronté aussi à une paralysante carence de certitude, une débilitante attente d'illumination.

Je venais de faire disparaître tous mes futurs romans, je m'étais empêché de revenir en arrière, me forçant au changement avec la virulence que d'autres auraient déployée à en nier la nécessité : c'était une bonne chose.

Mais encore... qu'en était-il de ceux que j'avais déjà composés, qui avaient été publiés, distribués et lus à travers la province?

Je me mis à imaginer. Je me voyais tout d'abord ratisser les librairies de Montréal et me procurer les copies que je pourrais y trouver – quitte à dépenser dans la satisfaction de ce caprice l'équivalent de mon salaire des dix prochaines années – pour le simple plaisir de les faire tous brûler. Peut-être un peu aussi pour m'amuser de l'expression de ces libraires qui, en me faisant signer le reçu de ces acquisitions, s'éberluaient de voir qu'il était le même que celui de l'auteur des romans en question. Évidemment, j'éludais les questions indiscrètes.

Ensuite j'allais cogner à la porte de chaque immeuble que je croisais, demandant à ses propriétaires s'ils avaient jamais lu un de mes romans. Il fallait que je me nomme parce que, malgré un coin de la première page du *Québécoidien*, les entrevues télévisées et les panneaux publicitaires, on reconnaît souvent mieux ses auteurs favoris à leur nom qu'à leur visage.

Comme je n'aurais plus aucun budget pour les leur racheter, je jouerais la carte de mon rôle dans le fait qu'ils puissent le tenir entre leurs mains pour les supplier de le jeter au bac de récupération.

De toute façon, vous ne comptez pas le relire? Voyons, vous connaissez le punch, il n'y aurait plus aucun suspense et sans cette curiosité d'aller toujours plus loin, vous vous arrêteriez après trois ou quatre pages. Quoi, il paraît bien dans votre bibliothèque? Allez Monsieur, allez Madame, un peu de compassion pour moi qui souhaite rayer de la surface de la Terre tout ce que j'ai déjà pu composer et ce dont j'ai si honte désormais!

Dans le rêve, je pouvais me permettre de croire qu'ils

exauceraient cette prière sans se faire de souci de son étrangeté. En vérité je savais bien qu'il n'en serait rien. Dans le rêve, je pouvais m'imaginer qu'en un ou deux jours, j'aurais parcouru la province entière. Alors que, réalistement, je devinais qu'il me faudrait des années pour y arriver.

Bon, soit. Il n'y avait rien à faire pour les romans dont le distributeur s'était assuré de parsemer les librairies québécoises comme d'une infâme poudrerie, ni pour ceux qui avaient été vendus et se trouvaient dans les bibliothèques québécoises comme une fierté indigne.

Mais j'avais besoin de me prouver que les efforts déjà faits – de la femme – et les soubresauts et chocs déjà endurés – de mon côté – n'avaient pas été vains. Que je n'avais pas oublié si vite les deux messages supprimés.

Je me rendis dans mon bureau: terme sympathique qui désigne cette salle meublée d'une table de travail que je n'utilisais jamais pour travailler, de rangées d'étagères pleines à craquer de livres dans des styles aussi divers qu'entremêlés, et de quatre poufs carrés qui, serrés les uns contre les autres de leur capitonnage confortable, pouvaient tour à tour devenir un comptoir pour écrivain agenouillé, une table basse pour écrivain en période de cogitation ou un divan sans dossier pour écrivain productif.

J'arrachai à leur sommeil prolongé ces exemplaires de mes romans que l'éditeur m'avait envoyés et que je n'avais jamais ouverts ni jamais lus, les connaissant trop bien des mille relectures qu'impose une correcte correction. Je redécouvris leur couverture, relus le résumé que présentait

leur dos, les fis craquer pour la première fois, parcourant leurs chapitres d'un œil plus critique que jamais, un œil ouvert – exagérément, je dois l'avouer, mais ouvert tout de même – par l'avis de cette lectrice.

Je les étalai tous sur le carré de coussins et fermai la lumière de la bibliothèque.

J'ai dit que l'appartement était plongé dans les ténèbres les plus imperturbables que j'aie connues depuis longtemps. La chaleur en était aussi insoutenable. J'ouvris rapidement toutes les fenêtres de ma chambre en espérant qu'elles me feraient la grâce de laisser entrer un souffle d'air, aussi minuscule fût-il. Ensuite de quoi, je me glissai sous les draps en priant pour arriver à dormir. Ou plutôt j'envoyai voler les draps dans un geste rageur et ils allèrent s'étendre sur le plancher dans leur sanglant satin, énièmes victimes de mes attentes trahies.

Victimes de la démence que faisaient naître ces attentes trahies. Un auteur se doit de faire preuve de précision, n'est-ce pas?

Après tout, en elles-mêmes, ces espérances déçues n'étaient que des faiblesses, créatures gémissantes creusant leur propre tombeau pour s'y cacher et mourir plus tôt que je l'avais estimé. Même si elles n'y portaient pas attention, dans leur indifférence nouvellement acquise, leurs gestes distillaient en s'exécutant une sorte de vin fielleux, de bière-d'avant-la-bière, de boisson empoisonnée qui s'écoulait dans mes veines et les remplissait peu à peu.

Et mon corps acceptait cette douceur sans s'en méfier. Il le ferait jusqu'à ce que j'en sois plein et prêt à déborder... pour la renvoyer, à ce moment, en spasmes incontrôlés et

jets de colère incroyablement acides.

C'est à peu près de cette façon que s'écoula la nuit entière.

J'essayais de fermer les yeux, ils se rouvraient de force et m'astreignaient à regarder les scènes décadentes que mon imagination choquée projetait – noir mortel et rouge douloureux – sur un plafond autrement plus blanc qu'à son tour. Je me rendais compte que toutes ces images, tous ces passages, des plus tranquilles homicides aux pires massacres, étaient tirés de romans que j'avais composés, de ceux que des dizaines, des centaines, des milliers de lecteurs avaient connus et connaissaient encore. Peut-être que certains d'entre eux, à cette heure même, étaient plongés dans ces récits, comme moi, découvrant par la lecture ce que la mémoire suffisait à me rappeler.

Seulement eux pouvaient toujours refermer le livre et, lorsque la couverture de carton serait rabattue sur tant de pages horribles, les mots se tairaient tout de suite. Tandis que même quand je refermais les draps sur moi, même quand je rabattais ma couverture molletonnée pour échapper à tant de visions atroces, les souvenirs refusaient de redevenir silencieux.

Mon seul tortionnaire était cette créature dont mon esprit avait eu l'idée – qu'il avait trouvée brillante à l'époque – et à laquelle mes mains avaient contribué à donner forme. Rien ne venait d'ailleurs : j'étais uniquement assailli par toutes ces armées, tous ces bandits, tous ces chasseurs de têtes et de primes dont j'avais décrit les activités dans l'une ou l'autre de mes histoires.

Encore, je n'avais pas la chance de les voir en rêve. Un songe eût été plus paisible, ou du moins si lointain que je

n'en aurais eu, au matin, qu'un rappel confus. Mais je devais tout endurer à travers la lucidité de l'éveil, et il s'agissait sans doute du plus douloureux martyr possible.

Tout compte fait, le pire était sûrement la longueur.

Ces drames, ces combats, ces décors de champs de bataille parsemés de corps, de têtes, de membres disparates, j'aurais pu les endurer s'ils étaient passés en un éclair, comme devaient les vivre les soldats qui y déambulaient. Au contraire! ils s'étiraient, s'attardaient sur des détails: une main ici ou une jambe là, une poitrine transpercée d'une lance, des asticots commençant à grouiller sur un cadavre de longue date.

Mon regard voulait s'en décrocher mais partout où je tournais la tête, le film se déroulait de la même façon, avec le même réalisme, la même impression de déjà-vu affolante sur laquelle ne s'accrochait pourtant aucun titre précis.

Qu'en retirais-je?

Une terreur sans nom, un saint dégoût de tout ce qui avait trait à la mort et à la souffrance. De semblables émotions auraient ressorti d'un survol rapide; c'était donc sans but que celui-là s'était étiré, pour se venger que je l'aie tout d'abord rendu lourd de descriptions.

Que me restait-il quand la dernière des visions s'étiola dans la clarté du matin, quand les cris de l'ultime cauchemar se perdirent dans ce soupir exténué qui sortit d'entre mes lèvres, que ma gorge me laissait enfin pousser après s'être tenue serrée toute la nuit durant?

Le goût de la liqueur amère qu'on m'avait versée goutte à goutte, dans le gosier, pendant ces lentes et pénibles heures d'obscurité.

Je me levai sans prendre garde au drap qui couvrait le sol et que, toute la nuit, j'avais lancé et repris, lancé et repris inutilement puisqu'il ne m'avait finalement protégé de rien. Je ne me donnai pas même la peine de passer à la cuisine pour croquer dans une pomme ou une tranche de pain.

C'était dans ma littérature que mes dents voulaient mordre. Et elles allaient s'y adonner avec un plaisir indicible, déchirant les mots non pour les savourer, mais pour les recracher ensuite et les voir se tordre dans leur agonie – comme ces vers qu'on tranche par pur sadisme, suites de mots sans suite, distiques et tercets et quatrains décapités à la césure, décomposés dans une prose que je reniais désormais.

Je passai à la bibliothèque.

Ce que je n'en avais pas vu la veille, dans la série de gestes automatiques qui m'y avaient guidé et m'y avaient fait mouvoir, dans la cécité de celui qui avance vers un seul point et ignore le reste, je le découvris au matin comme un palliatif plus nécessaire encore.

J'avais toujours pris grand soin de mes rayons. Ils étaient pour moi l'offre d'une coupure avec le monde réel, comme une cage ouverte qui m'implorait de m'y lover pour me faire oublier qu'il y avait, au-delà de ses murs couverts de livres, un univers de chair et de sang plus vrai encore que le sien de papier et d'encre.

S'y trouvait la somme de savoir de tout un univers, des différentes civilisations, époques et ères qu'il avait connues, pour aller jusqu'aux courants de pensée, grands hommes et révolutions qui l'avaient marqué. C'était un laboratoire

de l'idée avant un lieu de détente, où le livre remplaçait l'éprouvette sans contenir moins de réactions et d'explosions, où la seule investigation possible restait cette immobilité songeuse qui mène souvent à davantage de conclusions que le mouvement perpétuel.

Les étagères restaient là, offrant à tous les visiteurs, sans distinction, la connaissance infinie qu'elles retenaient entre leurs bras de bois.

Et je pensais, sûrement sans trop faire erreur, que la femme du répondeur aurait aimé se retrouver dans semblable pièce, entourée de tout ce que l'Histoire avait créé d'infatigables génies, de théories existentielles et de réflexions métaphysiques. Elle aurait aimé s'asseoir sur les quatre poufs, alternant entre l'un et l'autre comme pour se lasser moins vite d'avoir vue sur l'étagère droite plutôt que sur la gauche – en sachant pertinemment bien qu'ils étaient pareils en tous points.

Je pris, sur la table qu'ils constituaient cette fois, un des romans que j'y avais étalés avant d'aller au lit. En m'asseyant à sa place, je l'ouvris à la première page. J'en barrai la première phrase, puis la deuxième. D'un geste d'abord hésitant, car je sentais que j'étais en train de violer ce sanctuaire sacré du papier pour lequel j'avais toujours eu le plus inaltérable respect.

Ma main s'affirma par la suite, alors qu'elle changeait de paragraphe, qu'elle changeait de page, qu'elle changeait de chapitre. Elle prit de l'assurance en même temps que mon esprit, troublé par l'outrage d'un tel ouvrage, apprenait à se fermer aux cris désespérés de cette conscience littéraire qui tentait encore de m'arrêter.

Tout jeter au feu n'était pas moins grave, moins profanateur, me disais-je pour me rassurer. Laisser à la chaleur la responsabilité du travail de destruction était même plus lâche que de l'assumer moi-même. Ou, disons, moins honnête : au moins, j'opérais une sélection dont les flammes ne s'étaient pas gênées.

Je n'avais aucun plan précis : je ne prévoyais pas renvoyer ces romans à l'éditeur, ni lui demander d'en faire imprimer de nouvelles versions. Seulement je me répétais à voix basse les commentaires que la femme m'en avait faits et, sans chercher à les comprendre, je les appliquais à la lettre à tous les mots que je lisais.

J'écoutais les scènes de violence, de carnage, de sang, dans la pensée que si je devais y rêver la nuit suivante, elles en seraient peut-être réduites de la même façon. Je raturais ce qui me paraissait superflu, la moindre expression échappant à la phrase grammaticale de base et devenant, du coup, complémentaire – donc inutile.

J'envoyais fuser, de la pointe de mon stylo rouge comme d'un pistolet meurtrier, tant de projectiles d'encre qu'ils empiétaient, incontrôlés, sur la ligne d'avant ou d'après, débordaient dans les marges, souillaient de traînées sanglantes le corps du texte que j'avais modelé de mes mains, golem de papier, véritable boue littéraire. C'étaient tout à la fois des traits d'esprit issus d'une analyse aussi serrée que sérieuse, et des traits de désunion entre l'ancien auteur que j'avais été et celui que je voulais devenir.

Oui, je devais l'avouer : bien souvent j'avais ajouté, surchargé, cédé à la surenchère de précisions, pas parce qu'elles pouvaient rendre l'histoire meilleure ni parce que

j'étais porté, par instinct, à abuser du point-virgule si incitatif à la longueur... mais seulement en m'imaginant le roman final, une fois publié; seulement parce que je le voyais d'une bonne épaisseur sur les étagères des librairies, attirant l'attention avec l'apparence de son élaboration pour mieux cacher son substantiel dénuement; je voulais qu'on puisse dire de moi que j'étais un auteur de briques; après tout, les romans les plus épais sont souvent ceux dont on peut augmenter le prix le plus aisément sans pour autant provoquer la révolte de l'acheteur; imaginez des phrases comme celle-ci parsemant le roman entier, et tout de suite vous comprendrez ce de quoi voulait parler cette femme en faisant de la concision un fantastique outil de beauté et d'émotion.

La journée s'acheva comme la précédente, comme elle avait commencé aussi: sans que je la remarque. Je mangeai un peu, même si mon estomac n'avait aucun problème à supporter le jeûne. Me disant, sûrement à juste titre, que je ne survivrais pas longtemps en me fiant seulement à son silence pour dire si j'avais faim ou non.

Cette nuit-là non plus, je ne réussis pas à dormir. Ce n'était plus la violence qui me torturait et me gardait éveillé, mais plutôt la joie, le drame trop longtemps évités: le départ où la mélancolie se perdait dans les détails, le retour où les descriptions noyaient toute légèreté.

Une mère attendait sa fille sur un quai de gare, tenant à la main un mouchoir mouillé des larmes qu'elle y avait versées depuis qu'elle avait appris la fuite de sa seule enfant. Une note toute simple, un cruel bout de papier laissé sur le comptoir lui apprenait en une phrase qu'elle s'était trouvé

une amie chez qui aller vivre. Puis un message sur le répondeur, tout récemment – et là je songeai que la femme avait peut-être lu ce roman et apprécié le symbole, décidant de s'en servir pour ma propre perte –, sur lequel elle lui avait annoncé qu'elle revenait la voir en lui précisant le moment de son arrivée. Mais les secondes, les minutes, les heures se perdaient dans des visions inutiles de touristes qui arrivaient et repartaient, d'embrassades qui se donnaient et d'adieux qu'on lançait au départ d'un train. On supposait les mots, en filigrane des images, couvrant de leur chaleur affectée des pages entières sans jamais faire progresser l'histoire de la mère aux yeux débordants d'amour, de la fille perdue et enfin retrouvée.

Un homme était avachi sur un banc de parc, de son côté incapable de pleurer, laissant les larmes qu'il ne pouvait verser refluer dans son corps, remplir ses veines et diluer son sang. Il repassait sans cesse, dans sa tête, l'annonce malaisée à laquelle un médecin plein de bonne volonté s'était livré. Il réentendait les mêmes mots, ceux qui lui annonçaient doucement que les infirmiers avaient fait leur possible mais qu'ils n'étaient parvenus à rien. Et au lieu de se concentrer sur la rage qu'il tentait de cacher, celle qu'il refusait de montrer comme s'il s'était agi d'une honteuse indécence ou d'une faiblesse inhumaine, la plume s'attardait sur le bleu du ciel, le vert de l'herbe, le rouge, le mauve, le jaune éclatants des fleurs qui s'étendaient à perte de vue, suivant les sentiers du parc et allant se perdre derrière de lointaines collines à l'aspect bucolique.

Tous ces souvenirs et bien d'autres m'assaillirent. Je me souvenais avec quelle joie j'avais détourné l'émotion de

son sujet, faisant patienter le lecteur sans but précis et lui volant ce serrement d'appréhension qui sait si joyeusement nouer les gorges dans l'attente du dénouement. Il n'y a rien de plus facile que de glisser tant de descriptions entre le début de l'interrogation et son aboutissement. Que se passera-t-il quand la fille arrivera? Est-ce pour sa mère qu'il pleure, sa femme, son chien ou pour lui-même?

Dès que cette curiosité se manifeste, le lecteur reste inévitablement accroché aux mots.

Même quand il frôle le seuil de la lassitude, du découragement envers l'écrivain si peu à l'écoute de ses demandes, il continue de lire malgré tout, souhaitant la proche dissolution de ces fioritures inutiles.

À ces scènes incroyablement allongées se superposaient maintenant les paroles de la femme du répondeur: rapides et brillantes de netteté, plus efficaces que toutes ces longueurs dont j'avais toujours paré mes récits.

Dès la première lueur de soleil, je me glissai dans la bibliothèque. Comme la veille, je devais y passer la journée, raturant machinalement, sans sourire ni frissonner, ces détours qui ne faisaient qu'alourdir le texte et tuer le sentiment – cette viande dont on devait se débarrasser pour arriver plus rapidement à la moelle.

À la fin de cette deuxième journée, toutes les histoires que j'avais publiées étaient étendues sur la table basse.

Fermées, elles semblaient vierges de toutes traces, intouchées et intouchables: qui aurait osé porter la main sur un *thriller* portant la mention de « Best-seller » ou un polar dont la quatrième était bardée de louanges en tous genres? Mais en les ouvrant, on plongeait dans

une toile d'araignée scindée par les corrections, retouches et coupures diverses.

Ainsi, par exemple, ce qui avait été écrit:

Il leur sembla à tous, à cet instant précis, quand une horloge quelque part sonna midi de façon lointaine et altérée, que la lumière et la chaleur du soleil déclinaient un peu. Pas de manière franchement perceptible... Mais juste assez pour que tous le remarquent sans en faire mention. Oui, le monde, subitement, était devenu un peu plus froid, un peu plus sombre...

Puis les réelles hostilités commencèrent. Les voisins de chaise se dévisageaient, s'écartaient le plus possible, essayaient de deviner, dans les yeux de l'autre, la moindre parcelle de remords ou de honte – ou alors de peur. De loin on se contemplait, essayant de deviner qui semblait plus rouge ou plus pâle que la majorité. Les yeux étaient petits, perçants, acérés, avec quelque chose qui tirait sur le porc. Le silence devenait, au fil des secondes, toujours un peu plus tendu et insupportable.

Et, tout au contraire, les femmes donnaient la main à leur mari, qui la prenait et la serrait volontiers. Les couples se regardaient, mais pas avec un regard qui voulait savoir; plutôt avec un autre, désireux d'ignorer et de rester dans l'ombre, si ombre était encore possible. Qui

pouvait réellement être mis à l'abri de tout soupçon? Les dames, sous prétexte que seuls les hommes se font assassins? Les vieillards, sous l'excuse que seule la jeunesse peut porter une folie assez démesurée pour mener au meurtre? Ou alors personne, quand aucun d'entre eux ne semblait avoir ces caractéristiques qui font des hommes des bêtes, quand tous étaient des gens civilisés, éduqués dans la société la plus parfaite faite par Dieu sur la terre, dans le plus paisible des mondes où le sang n'avait jamais coulé?

devenait :

~~Il leur sembla à tous, à cet instant précis, quand une horloge quelque part sonna midi de façon lointaine et altérée, que la lumière et la chaleur du soleil déclinaient un peu. Pas de manière franchement perceptible... Mais juste assez pour que tous le remarquent sans en faire mention. Oui, le monde, subitement, était devenu un peu plus froid, un peu plus sombre...~~

Puis les réelles hostilités commencèrent. Les voisins de chaise se dévisageaient, s'écartaient le plus possible, essayaient de deviner, dans les yeux de l'autre, la moindre parcelle de remords ou de honte — ~~ou alors de peur. De loin, on se contemplant, essayant de deviner qui semblait plus rouge ou plus pâle que la majorité.~~ Les yeux

~~étaient petits, perçants, acérés, avec quelque chose qui tirait sur le porc. Le silence devenait, au fil des secondes, toujours un peu plus tendu et insupportable.~~

~~Et, tout au contraire, les femmes donnaient la main à leur mari, qui la prenait et la serrait volontiers. Les couples se regardaient, mais pas avec un regard qui voulait savoir; plutôt avec un autre, désireux d'ignorer et de rester dans l'ombre, si ombre était encore possible. Qui pouvait réellement être mis à l'abri de tout soupçon? Les dames, sous prétexte que seuls les hommes se font assassins? Les vieillards, sous l'excuse que seule la jeunesse peut porter une folie assez démesurée pour mener au meurtre? Ou alors personne, quand aucun d'entre eux ne semblait avoir ces caractéristiques qui font des hommes des bêtes, quand tous étaient des gens civilisés, éduqués dans la société la plus parfaite faite par Dieu sur la terre, dans le plus paisible des mondes où le sang n'avait jamais coulé?~~

Et une description ainsi composée :

Alors ils virent la demeure de M... et les deux restèrent cloués de surprise devant l'étalage.

Partout, partout, il y avait des fleurs; partout des vignes grimpant le long des murs, courbant presque sous le poids des raisins; partout des haies bigarrées et des coloris qui se répondaient

les uns aux autres. Rarement avaient-ils vu tant de beauté dans un si petit écrin. La maison en elle-même n'avait rien de très impressionnant; certes ses trois étages étirés sur une trentaine de mètres semblaient assez imposants pour démontrer la richesse de la propriétaire, mais l'impression qu'elle donnait ne rivalisait pas avec l'opulence de sa flore. Quant à ce qu'il devait y avoir derrière le bâtiment, R... se permettait à peine de l'imaginer, de peur d'être encore renversée. Le nom que sa grand-mère avait souhaité faire pousser n'était qu'une des folies qu'elle voulait se permettre avant sa mort, pour dilapider le pécule hérité au décès de son mari, en ignorant que son fils devait maintenant faire l'économe. Des fenêtres perçaient les murs bardés de balcons fleuris à intervalles réguliers, et à la droite de chacune d'elles il y avait une lanterne – simple globe de verre – avec une chandelle, prête à être allumée pour la nuit. À minuit, lorsque les flammes illuminaient l'ombre, l'effet devait être féerique, comme une rivière de lumières flottant dans les ténèbres.

se transformait en :

~~Alors~~ ils virent la demeure de M... et ~~les deux~~ restèrent cloués de surprise ~~devant l'étalage~~.

Partout, ~~partout~~, il y avait des fleurs; ~~partout~~

des vignes grimpant le long des murs, ~~courbant presque sous le poids des raisins; partout des haies bigarrées et des coloris qui se répondaient~~ les uns aux autres. ~~Rarement avaient-ils vu tant de beauté dans un si petit écrin.~~ La maison en elle-même n'avait rien de très impressionnant; certes ses trois étages étirés sur une trentaine de mètres semblaient assez imposants pour démontrer la richesse de la propriétaire, mais l'impression qu'elle donnait ne rivalisait pas avec l'opulence de sa flore. Quant à ce qu'il devait y avoir derrière le bâtiment, R... se permettait à peine de l'imaginer, de peur d'être encore renversée. ~~Le nom que sa grand-mère avait souhaité faire pousser n'était qu'une des folies qu'elle voulait se permettre avant sa mort, pour dilapider le pécule hérité au décès de son mari, en ignorant que son fils devait maintenant faire l'économe.~~ Des fenêtres perçaient les murs ~~bardés de balcons fleuris à intervalles réguliers~~, et à la droite de chacune d'elles il y avait une lanterne ~~– simple globe de verre –~~ avec une chandelle, prête à être allumée pour la nuit. ~~À minuit, lorsque les flammes illuminaient l'ombre, l'effet devait être féerique, comme une rivière de lumières flottant dans les ténèbres.~~

Même un début de roman, le tout premier que j'eus achevé (bien que je ne l'aie publié que plusieurs années

après cet achèvement) :

Le soleil se levait dans le lointain, sphère brute et dorée entourée d'un léger cercle couleur miel, d'un orangé plus brillant que celui du feu mais moins que celui du crépuscule. Et sa lumière glissait sur l'eau comme une pierre emportée par le courant d'un ruisseau, toujours plus éclatante, plus belle et plus lumineuse, trouvant sa fin au même moment que les vagues : lorsque la terre venait l'interrompre. Et alors ceux qui se permettaient de jeter un regard sur cette lumière étaient tout éblouis et aveuglés pendant de courts instants, car à aucun homme n'a été donné le droit de contempler pareille merveille de la nature, si bien que lorsqu'un d'entre eux s'y tente il doit aussitôt détourner le regard. Le soleil chauffait la terre comme la mer, mais la mer plus rapidement : ainsi, lorsque quelque observateur levait son regard de l'eau pour le poser sur l'air qui le jouxtait, il le voyait onduler, soumis à la forte chaleur du soleil et de son reflet – le deuxième surpassant le premier en force, pour une raison encore inexplicée. Cette journée était belle, personne ne pouvait le nier.

C'était encore l'aube, et peu de gens en ville étaient levés. Ainsi le vent léger qui passait en sifflant dans ses ruelles et ses allées, entre les bâtiments et les mesures, ne trouvait que peu

d'obstacles; il pouvait continuer loin ainsi, avant d'être arrêté soudainement par les murailles, panneaux de milliers de pierres s'élevant à la hauteur de dix hommes. Si en ville ce vent ne faisait que bien peu de choses, incitant les animaux domestiques à renâcler, agitant les linges et les vêtements étendus le long de longues cordes tendues de chaumière en chaumière, et soulevant la poussière légère et peu dense qui s'était amassée entre les pierres des pavés, sur la plage son action était d'autant plus puissante : il soulevait un dense nuage de poussière – de sable –, qui ne retombait au bout de quelques minutes que pour revenir plus tard encore plus féroce. Le souffle venteux, venant de l'océan dans sa taille presque infinie, passait également entre les feuilles longues et plates des palmiers plantés à intervalle régulier dans un style qui laissait si peu de place au naturel que même le pire des idiots ne s'y serait pas fait prendre, les soulevait et les faisait retomber, les ballottant à droite et à gauche, puis perdant de sa puissance et s'en retournant ailleurs dans un faible chuintement.

s'épurait de cette façon :

Le soleil se levait dans le lointain, ~~sphère brute et dorée entourée d'un léger cercle couleur miel, d'un orangé plus brillant que celui du feu~~

~~mais moins que celui du crépuscule. Et sa lumière glissait sur l'eau comme une pierre emportée par le courant d'un ruisseau, toujours plus éclatante, plus belle et plus lumineuse, trouvant sa fin au même moment que les vagues : lorsque la terre venait l'interrompre. Et alors ceux qui se permettaient de jeter un regard sur cette lumière étaient tout éblouis et aveuglés pendant de courts instants, car à aucun homme n'a été donné le droit de contempler pareille merveille de la nature, si bien que lorsqu'un d'entre eux s'y tente il doit aussitôt détourner le regard. Le soleil chauffait la terre comme la mer, mais la mer plus rapidement : ainsi, lorsque quelque observateur levait son regard de l'eau pour le poser sur l'air qui le joutait, il le voyait onduler, soumis à la forte chaleur du soleil et de son reflet — le deuxième surpassant le premier en force, pour une raison encore inexplicée. Cette journée était belle, personne ne pouvait le nier.~~

~~C'était encore l'aube, et peu de gens en ville étaient levés. Ainsi le vent léger qui passait en sifflant dans ses ruelles et ses allées, entre les bâtiments et les masures, ne trouvait que peu d'obstacles; il pouvait continuer loin ainsi, avant d'être arrêté soudainement par les murailles, panneaux de milliers de pierres s'élevant à la hauteur de dix hommes. Si en ville ce vent ne faisait que bien peu de choses, incitant les~~

~~animaux domestiques à renâcler, agitant les linges et les vêtements étendus le long de longues cordes tendues de chaumières en chaumière, et soulevant la poussière légère et peu dense qui s'était amassée entre les pierres des pavés, sur la plage son action était d'autant plus puissante : il soulevait un dense nuage de poussière — de sable —, qui ne retombait au bout de quelques minutes que pour revenir plus tard encore plus féroce. Le souffle venteux, venant de l'océan dans sa taille presque infinie, passait également entre les feuilles longues et plates des palmiers plantés à intervalle régulier dans un style qui laissait si peu de place au naturel que même le pire des idiots ne s'y serait pas fait prendre, les soulevait et les faisait retomber, les ballotant à droite et à gauche, puis perdant de sa puissance et s'en retournant ailleurs dans un faible chuintement.~~

Des tonnes d'interrogations quant à la nécessité et au bien-fondé de ces modifications pouvaient s'imposer à l'esprit qui les découvrait.

Mais il était possible d'en tirer une seule conclusion.

Il y avait là beaucoup trop de traits.